

PIERRE OTTINO ET MARIE-NOËLLE DE BERGH-OTTINO

# HIVA OA

## IMAGES D'UNE MÉMOIRE OcéANIEENNE

DÉPARTEMENT  
**ARCHEOLOGIE**  
Centre Polynésien des Sciences Humaines  
Te Anavaherāu

# HIVA OA

## IMAGES D'UNE MÉMOIRE OCÉANIENNE

PIERRE OTTINO

MARIE-NOËLLE DE BERGH-OTTINO

En couverture : Vallée de Puamau ; *tohua* Pekekua. Tombe d'une cheffesse *ha'a tepe'iu*, fille du chef Te Hau Moea. Très respectée pour son *mana*, elle décéda en 1916 et les *tiki* provenant de son *paepae* voisin, ainsi que d'autres *ke'etu* (dalles de tuf) furent déplacés pour former sa tombe. Les noms de ces deux *tiki* sont Mani, à droite, et Pauto, à gauche, cf E.Edwards.

Page suivante : Vallée de Puamau, *me'ae* 'I'ipona (Oipona de Linton). Grand *tiki* Takai'i (2,43 m hors sol). D'après 5 généalogies recueillies sur l'île, en 1898 l'existence de ce chef ne remonterait à guère plus de 6 générations, ce qui situerait la réalisation de cette sculpture dans le courant du 18<sup>ème</sup> siècle. Le corps était couvert d'ornements géométriques sculptés à l'herminette, aujourd'hui très érodés. cf.F.W.Christian, K.von den Steinen, R.Linton et T.Heyerdahl.

Les petits dessins dispersés dans l'ouvrage sont des motifs de tatouage ou gravés sur le bois, la pierre ou l'écaille.



# INTRODUCTION

Australes, Gambier, Îles de la Société, Tuamotu... Marquises, des cinq archipels constituant la Polynésie française, ces dernières îles sont les plus éloignées de tout continent. 6.000 Km les séparent des côtes de l'Amérique latine, plus précisément de celles de l'Équateur, et environ 4.800 Km des côtes de basse Californie.

Quant aux îles océaniques, les plus proches des Marquises se situent au sud, avec les atolls de Pukapuka et Napuka, à environ 450 Km. Viennent ensuite des îles hautes, avec Tahiti à 1.400 Km au sud-ouest. Vers l'est, l'île de Pâques se trouve à plus de 3.000 Km et, au nord, les îles Hawaï à 3.850 Km.

Situées entre 7°50' et 10°35' de latitude sud et 138°25' et 140°50' de longitude ouest, ces îles sont à la fois les plus voisines du cercle équatorial et les plus exposées du Territoire de la Polynésie française aux courants froids du Pacifique ; ces derniers remontent, à partir de l'Antarctique, le long des côtes de l'Amérique latine pour s'incurver, à l'approche de l'équateur, vers l'ouest en direction des îles Marquises. Ces courants froids et la trajectoire qu'ils suivent expliqueraient, en partie seulement, la faiblesse des développements coralliens de cet archipel tropical.

Terres composées d'une vingtaine d'îles et hauts-fonds, s'échelonnant sur les 350 Km environ d'une chaîne sous-marine orientée nord-

nord-ouest/sud-sud-est, les douze îles et îlots principaux ont surgi des fonds océaniques, reposant à près de 4.000 mètres de profondeur. La formation de ces édifices volcaniques s'échelonne d'à peine un peu plus d'un million d'années pour les plus récents qui se situent au sud (Fatu Hiva : 1,35 millions d'années), à environ 7 millions d'années pour les plus anciens situés au nord (Eiao : 5,2 à 7,5 millions d'années). Cette grande jeunesse du groupe explique la puissance de son relief et un paysage profondément escarpé.

La superficie totale des Marquises équivaut à peu près à celle de Tahiti et de Moorea réunies, soit 1.300 Km<sup>2</sup>, mais le relief en particulier rend difficilement habitable une bonne partie de l'archipel. Celui-ci est séparé en deux groupes, nord et sud, par un espace maritime de 111 Km, qui n'empêcha cependant pas les communications inter-insulaires, même s'il favorisa l'émergence ancienne de particularismes régionaux. L'île principale de chacun des groupes représente à peu près un quart de la surface totale de l'archipel : 340 Km<sup>2</sup> pour Nuku Hiva, au nord, et 320 Km<sup>2</sup> pour Hiva Oa, au sud.

En dehors de ces îles principales, dont Nuku Hiva tient lieu de "capitale" administrative, les autres îles habitées sont Ua Pou et Ua Huka pour le groupe nord, Tahuata et Fatu Hiva pour le groupe sud. La population totale actuelle est en passe d'atteindre les 7.000 âmes, dont 4.000





Côtes Nord Est de Hiva Oa, entre *Hanapaaoa* et *Puamau*

vivent à Nuku Hiva et Ua Pou.

Longue de quarante kilomètres d'est en ouest, sur en moyenne une dizaine de kilomètres de large, Hiva Oa est bien jeune, si toutefois il venait à l'esprit de la comparer à ces îles hawaïennes fort anciennes, dont les volcans remontent au moins à 70 millions d'années !

Pour en suggérer l'apparence, l'île pourrait être comparée à un hippocampe dont la tête puissante, dirigée vers le soleil couchant, serait en partie constituée de trois cratères accolés ; Atuona occupant le centre de cet ancien ensemble volcanique dont les escarpements subsistants forment une ligne de crête d'une altitude de 800 à 900 m., orientée sud-ouest/nord-est, et dépassant en trois points 1.100 m. Cette crête se poursuit jusqu'à l'extrémité est de l'île ; l'altitude diminue alors légèrement, mais à l'approche de

Puamau elle atteint à nouveau une moyenne de 700 m., pour se perdre ensuite dans les flots, au cap Matafenua.

Avec Nuku Hiva, Hiva Oa est la seule île à présenter un ensemble de plateaux intérieurs avoisinant cette altitude. Mais, dans l'ensemble, les escarpements qui constituent en quelque sorte l'épine dorsale de ces édifices volcaniques forment de véritables barrières entre les différentes côtes des îles ; les vallées sont en outre compartimentées par diverses crêtes prenant naissance sur cette arête centrale. Les nuages, accrochés aux plus hauts sommets, alimentent des torrents qui arrosent régulièrement les plus importantes vallées ; il n'en va cependant pas de même pour les vallons moins profonds, et surtout ceux situés sous le vent, dont les cours d'eau sont alors intermittents et disparaissent à l'approche du littoral.

Une autre caractéristique de ces îles est qu'elles ne présentent pas réellement de plaine côtière, ni à proprement parler de récifs





Egouttage du fruit de l'arbre à pain - *mei*  
- avant l'ensilage de la pâte dans la fosse  
- *va ma* -

vents, cyclones, géomorphologie des îles..., ont conditionné le développement d'une flore et d'une faune à la fois relativement restreintes, par leur isolement au sein du Pacifique et leur éloignement de toute masse continentale, mais également souvent uniques, car hautement spécialisées et dépendantes des niches écologiques spécifiques où elles se sont développées.

On compte actuellement un peu moins d'une centaine de plantes endémiques aux Marquises, dont au moins trois ont à présent disparu et dont sept seulement ne sont pas considérées comme menacées ou rares. Plus de 15 espèces sont en danger à très brève échéance si elles ne sont pas protégées.

Dans le cas de la faune terrestre, en dehors des mammifères introduits par l'homme, des petits reptiles, représentés par des lézards et geckos, et des nombreux insectes, l'inventaire en est rapide.

Pour le monde marin, l'intérêt faunis-

tique et écologique de l'archipel se caractérise également par son fort endémisme.

La flore tout comme la faune se caractérise donc par une relative pauvreté, un très fort endémisme et une grande différence entre les espèces anciennement présentes, très intégrées aux divers écosystèmes, et les espèces d'introduction récente, qui parfois se révèlent terriblement destructrices pour la faune et la flore primitives, sans parler des nuisances réelles occasionnées

aux populations humaines comme c'est le cas, parmi d'autres exemples, des moustiques... et des fameux *nono* des Marquises !

Algues, coquillages, insectes, oiseaux, plantes, poissons... tous ont tenu leur place dans la vie des Marquisiens. Ils en connaissent les vertus, les risques éventuels et les divers usages qu'ils pouvaient en tirer. Ils leur donnèrent, en fonction de cette utilité ou de cet attrait, un nom et parfois une image symbolique qu'ils représentèrent sur la roche, le bambou et jusque dans leur peau par le biais de certains de ces merveilleux ornements tatoués qu'ils imaginèrent au cours des siècles.

Ce savoir, acquis et transmis au fil des générations, fit le succès et l'originalité de ces cultures insulaires dont l'adéquation au monde environnant était une nécessité vitale. Ce savoir force toujours l'admiration ; mais parce qu'il n'est plus autant utilisé, parce que les temps ont changé et que les "vieux" ne sont plus, il s'érode dramatiquement.

# NAISSANCE DES CULTURES INSULAIRES OCÉANIENNES

Au cours du Pléistocène, il y a 55.000 à 35.000 ans, quelques populations de chasseurs-cueilleurs, peuplant certaines zones de l'Indonésie actuelle se lancèrent à travers les profonds bras de mer, de près de cent kilomètres de large, les séparant de Sahul, ce grand continent qui englobait la Nouvelle-



Guinée, l'Australie et la Tasmanie actuelles. Ils profitèrent d'une période où les eaux de la mer avaient sensiblement régressé ; il y a environ 60.000 ans une grande partie des eaux se trouvait en effet prisonnière des glaciers continentaux et des calottes glaciaires, dont les dimensions étaient sans commune mesure avec celles observées de nos jours. On retrouve trace de ces premiers navigateurs d'Océanie en Nouvelle-Guinée, vers 53.000 ans avant notre ère, dans les îles avoisinantes du nord-est, vers 33.000 ans, ainsi qu'en Australie, autour de 50.000 ans.

Pour juger de l'audace de ces déplacements maritimes, les plus importants de l'histoire de l'humanité à des époques aussi reculées, on peut rappeler que les plus anciennes implantations humaines dans les îles de la Méditerranée remontent à 8.000 ans. Elles y sont attestées en Crète et à Chypre, et cette

dernière île se trouve à 80 Km des côtes continentales.

Il y a donc plusieurs milliers d'années l'Homo sapiens était présent sur cette chaîne d'îles allant de Java à la Nouvelle-Guinée et l'Australie. La mer, quant à elle, varia de niveau plusieurs fois au cours des périodes glaciaires alternant avec des phases de réchauffement climatique ; entre 10.000 et 4.000 ans, elle remonta progressivement pour atteindre son niveau actuel, envahit de vastes estuaires, ennoya certaines côtes, recouvrit des "îles-relais" et accrut terriblement les distances entre certaines de ces terres qui dès lors restèrent isolées.

C'est une époque où l'Homme transforme ses attitudes face aux siens, à ses morts, à son environnement. C'est une période où il va notamment entreprendre de domestiquer plantes et animaux.

Durant ce laps de temps, se constituent progressivement les trois grandes familles linguistiques océaniques que sont les langues australiennes, papoues et **austronésiennes**.

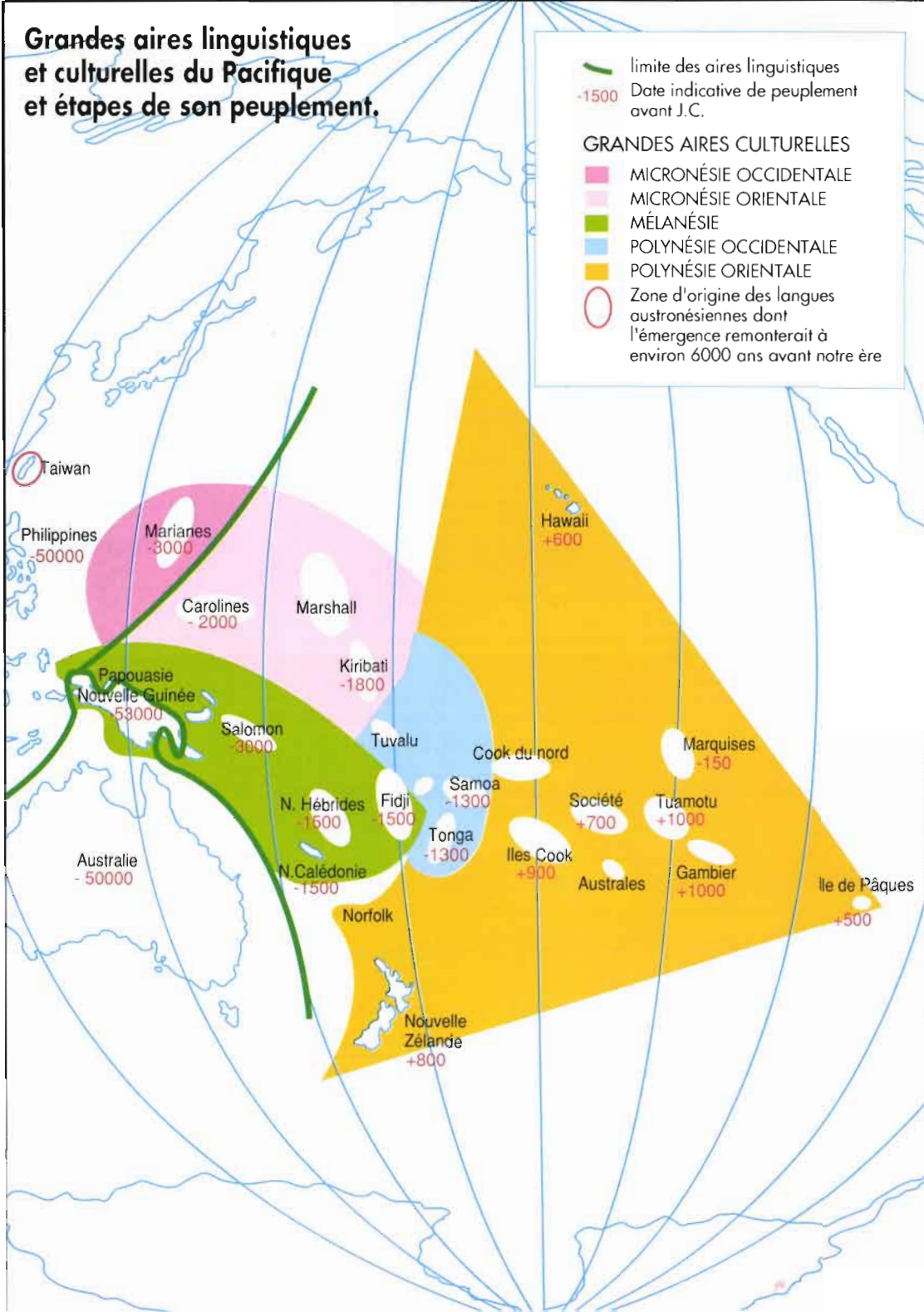
Les populations "néolithiques" de Nouvelle-Guinée entreprennent de "débrousser" et faciliter la croissance de plantes sauvages comestibles puis d'en aider la reproduction. Diverses techniques de drainage et d'irrigation, selon qu'il s'agisse de cultures sèches ou humides, ont inscrit, dans le sol, leurs traces dès 7.000 ans avant Jésus-Christ, en même temps

# Grandes aires linguistiques et culturelles du Pacifique et étapes de son peuplement.

 limite des aires linguistiques  
 -1500 Date indicative de peuplement avant J.C.

**GRANDES AIRES CULTURELLES**

-  MICRONÉSIE OCCIDENTALE
-  MICRONÉSIE ORIENTALE
-  MÉLANÉSIE
-  POLYNÉSIE OCCIDENTALE
-  POLYNÉSIE ORIENTALE
-  Zone d'origine des langues austronésiennes dont l'émergence remonterait à environ 6000 ans avant notre ère



que d'importants défrichages, témoins d'une population déjà nombreuse et d'un perfectionnement des techniques agricoles. L'Asie, de même, selon les latitudes et les conditions naturelles, entreprend de domestiquer le millet et le riz et, plus au sud, des plantes à tubercules, qui acquerront une importance primordiale dans le monde océanien.

Ainsi, entre la Nouvelle-Guinée, la Chine continentale, Taiwan, les Philippines et l'Indonésie orientale, l'Homme apprend à multiplier ces arbres et plantes qui l'accompagneront au cours de ses migrations dans le Pacifique et qu'il adaptera toujours et encore aux nouveaux besoins et terrains qu'il rencontrera.

Si ces groupes humains domestiquent plantes et animaux (le porc et le poulet ont à peu près le même berceau géographique que les plantes citées ci-dessus), ils partent également à la découverte de nouveaux territoires. Les populations côtières de Nouvelle-Guinée sillonnent les espaces marins les séparant des îles environnantes. L'on sait ainsi que des échanges d'obsidienne s'effectuaient, parfois sur de très longues distances, entre des groupes du nord de la Mélanésie et ce dès 16.000 ans avant notre ère !

C'est ainsi que s'installèrent progressivement des populations d'expressions papoues en Nouvelle-Bretagne, en Nouvelle-Irlande, sur quelques îles des Salomon, et peut-être, mais cela n'est pas confirmé, jusqu'en Nouvelle-Calédonie.

Le berceau des lointains ancêtres des

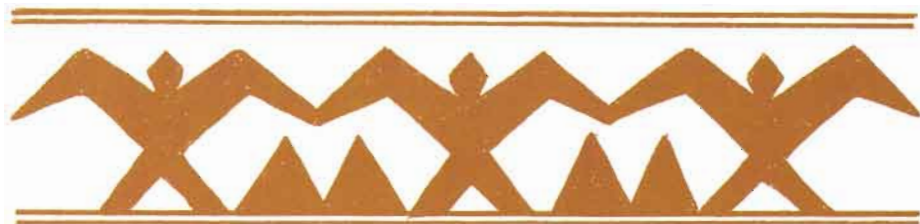
Polynésiens, pour leur part, selon les données actuelles de l'archéologie et de la linguistique, sont à rechercher là où se développèrent les cultures côtières du sud-est du continent chinois (culture de Yué, par exemple), et tout particulièrement à Taiwan où se retrouvaient simultanément, il y a de cela 6 à 7.000 ans une culture, dite de Tapengeng, et la souche identifiée des langues proto-austronésiennes. Ces hommes confectionnaient des étoffes en battant des écorces, fabriquaient des céramiques, pêchaient et possédaient des pirogues à balanciers.

Ils progressèrent au cours des millénaires suivants à travers un univers de plus en plus insulaire, et pénétrèrent le Pacifique occidental il y a plus de 4.000 ans. L'étude de leur vocabulaire nous apprend que le taro, l'igname, la canne à sucre, le porc, le chien, le poulet font partie de leur univers, auquel s'ajoutent progressivement l'arbre à pain, le cocotier, le bananier...

Les travaux actuels des archéologues sur l'émergence de ce peuple austronésien, repérable jusqu'à l'orée de notre millénaire, notamment par une céramique dite **Lapita**, ont permis de situer une zone "creuset" au nord des Salomon, vers les Bismarck, les îles de l'Amirauté, et le nord-est de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, où, vers 2.500 avant J-C, ont cohabité des populations de fonds culturels différents. Dans cette région se sont opérés

---

Motif de frégates, pour pirogue; Salomon, Malaita la petite

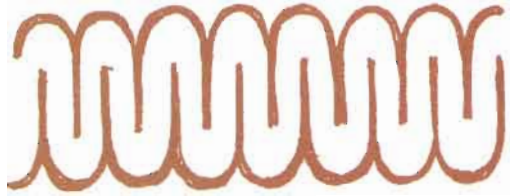


rés de multiples contacts et échanges, aboutissant à la mise en place de ce que l'on appelle le Complexe Culturel Lapita; celui-ci s'étendra sur toute la Mélanésie jusqu'à la Polynésie occidentale.

Vers 1.500 ans avant J.C., la présence de populations à céramique Lapita est archéologiquement attestée dans cette Polynésie occidentale, dans la région des Fiji-Samoa-Tonga.

Ainsi au cours des millénaires où s'élaborèrent les fondements des cultures océaniques, et d'après les données conjuguées de la linguistique et de l'archéologie, on ne peut que constater, comme le font nombre de chercheurs à présent, que les ancêtres des Micronésiens, des Mélanésiens et des Polynésiens avaient des genres de vie fort comparables... Gens de mer autant que terriens, comme le rappelle J. Garanger, ils entretenaient des relations inter-insulaires et, si une grande diversité de comportements les différencie, la distance et les siècles en sont la cause pour l'essentiel. Temps et espace ne suffirent cependant pas à gommer cette unité culturelle profonde qui rapproche les peuples océaniques, que ce soit dans les domaines de l'expression artistique, la linguistique, les techniques, les systèmes d'alliances ou la place des ancêtres dans la vie sociale et religieuse.

C'est donc entre la seconde moitié du deuxième millénaire et les derniers siècles avant J-C que s'élaborèrent, parmi les îles de Polynésie occidentale et les îles mélanésiennes voisines, des éléments déterminants d'une culture qui se différencie peu à peu des modèles préexistants. Le rameau proto-polynésien des langues austronésiennes se forme, un type d'outillage (herminettes, hameçons...) et de céramique, des modes d'organisation de l'espace, des relations sociales particulières vont se dégager, et manifester l'émergence, à partir du Complexe Culturel Lapita, d'une culture



Motifs lapita (poterie) fidjien.

polynésienne distincte, et cela vers 500 avant J.C.

Alors que les échanges inter-insulaires perpétuent les courants de pensée, les alliances et les techniques..., des particularismes se manifestent dans cette Polynésie occidentale. On le remarque dans l'outillage, telles les herminettes de Samoa..., dans l'évolution des techniques céramiques, ou dans l'adoption de motifs pour une part communs alors que d'autres ne se retrouvent que sur certaines îles.

Devant les agressions et les luttes intestines, certains sites sont fortifiés. De celles-ci, de la pression démographique, du manque de terre pour des branches cadettes, du désir de réussite, de l'attrait du large... (autant de raisons, sans doute en partie mêlées) prennent naissance les départs vers un ailleurs, d'abord proche puis de plus en plus lointain à mesure que les navigateurs découvrent le Pacifique oriental. Entre 600 et 200 av. J.C. les conditions climatiques se détériorent et la nécessité de ces dispersions se fait peut-être plus grande.

L'archéologie, pour l'heure, n'a pas en-



core découvert, quelque part vers les îles Cook, le nord des Australes, ou les îles de la Société, un de ces premiers lieux d'atterrage remontant à cette période. Tout juste peut-on en supposer l'existence et en appréhender quelques aspects à travers les trouvailles fortuites tels, aux Marquises, des tessons de céramique unie ("plainware" des Anglo-saxons), et le matériel des niveaux les plus anciens de fouilles effectuées jusqu'à présent en Polynésie française. A l'heure actuelle, selon les datations et le type de matériel recueilli, l'archipel des îles Marquises apparaît comme le premier centre d'installation puis de dispersion de ces Polynésiens "orientaux".

Au demeurant il faut remettre en cause l'idée de voyage entrepris à sens unique d'une terre vers une autre lointaine, et qui réduit le peuplement d'un archipel à une seule arrivée. Ces implantations nouvelles se firent plutôt par touches successives à partir d'un réseau régional de communications, avec lequel des relations furent conservées. De véritables foyers de rayonnement culturel purent ainsi se créer, se développer et évoluer au gré des déplacements et des alliances successives établies entre groupes humains

voisins ou alliés.

Ces systèmes d'alliances remontent à une très ancienne et durable tradition d'échanges, bien connue en Mélanésie continentale; ils sont à l'origine de véritables réseaux maritimes dans les archipels de Mélanésie insulaire et de Polynésie occidentale. Cette tradition, vieille de plusieurs millénaires, était encore assez courante au début du siècle dans certaines régions d'Océanie. Durant les derniers temps de la Préhistoire, elle semble s'être amenuisée en Polynésie orientale, bien que toujours vivante dans la tradition orale de ces archipels

Des phénomènes naturels peuvent avoir favorisé ces mouvements, que ce soit au niveau des courants marins, des vents et peut-être des manifestations astronomiques majeures qui purent avoir été utilisées par ces peuples habitués à scruter le ciel et à naviguer aux étoiles. Il s'agit en l'occurrence de l'explosion de supernovae que leur brillance exceptionnelle, rend parfois visibles, même de jour, pendant plusieurs mois, voire un à deux ans (M.A. Clark). La conjugaison exceptionnelle de vent d'ouest et d'El Niño, par exemple, peut également avoir permis de grandes traversées... et la liaison "directe" des Samoa aux Marquises ! Sans ces conditions exceptionnelles, les vents et alizés en provenance de l'est assuraient en fait une sécurité en soufflant "contre" les navigateurs : en cas d'échec dans la découverte de nouvelles îles, il était alors plus facile de regagner la terre "patrie" laissée sous le vent.

Entre le Vème et le XIVème siècle de notre ère, un réchauffement de l'atmosphère modifia quelque peu les conditions climatiques, et rendit probablement les alizés entre les tropiques et l'équateur plus porteurs, situation qui se serait en quelque sorte inversée au cours de la période suivante jusqu'à l'orée du XIXème siècle.

# LA CULTURE MARQUISIENNE

## PRÉHISTOIRE ET CHRONOLOGIE

Les premières fouilles archéologiques, visant à élucider les questions relatives au peuplement et aux étapes de l'occupation humaine de ces régions, se firent en Nouvelle Zélande. A ce titre l'Université et le Musée d'Otago, sous l'égide d' H.D. Skinner, furent des institutions pionnières, suivies aux Hawaïi par le Bernice Puahi Bishop Museum.

Ce n'est que tardivement que l'archéologie disposa d'un moyen de datation absolue. En 1946, à Chicago, eurent lieu les premières expérimentations sur la radioactivité du carbone 14 par le Pr. W.F. Libby. Dès 1950 K.P. Emory, de l'Université d'Hawaïi, utilisa pour la première fois en Polynésie, sur l'île de Oahu aux Hawaïi, ce procédé permettant de dater des niveaux enfouis. Des échantillons de charbons de bois furent ainsi prélevés puis analysés, en laboratoire, par cette toute nouvelle méthode dite du carbone 14, ou 14 C. Contrairement aux idées reçues, la date obtenue se révéla fort ancienne et remit en cause le schéma de l'époque quant au peuplement du Pacifique, elle stimula les débats et lança en quelque sorte les premières campagnes archéologiques "modernes" en Océanie.

La chronologie absolue rendue possible par le 14 C, jointe à l'étude de la stratigraphie, des sédiments et du matériel recueilli, permet de définir et de dater l'histoire de l'occupa-



tion humaine et de son interaction avec le milieu environnant.

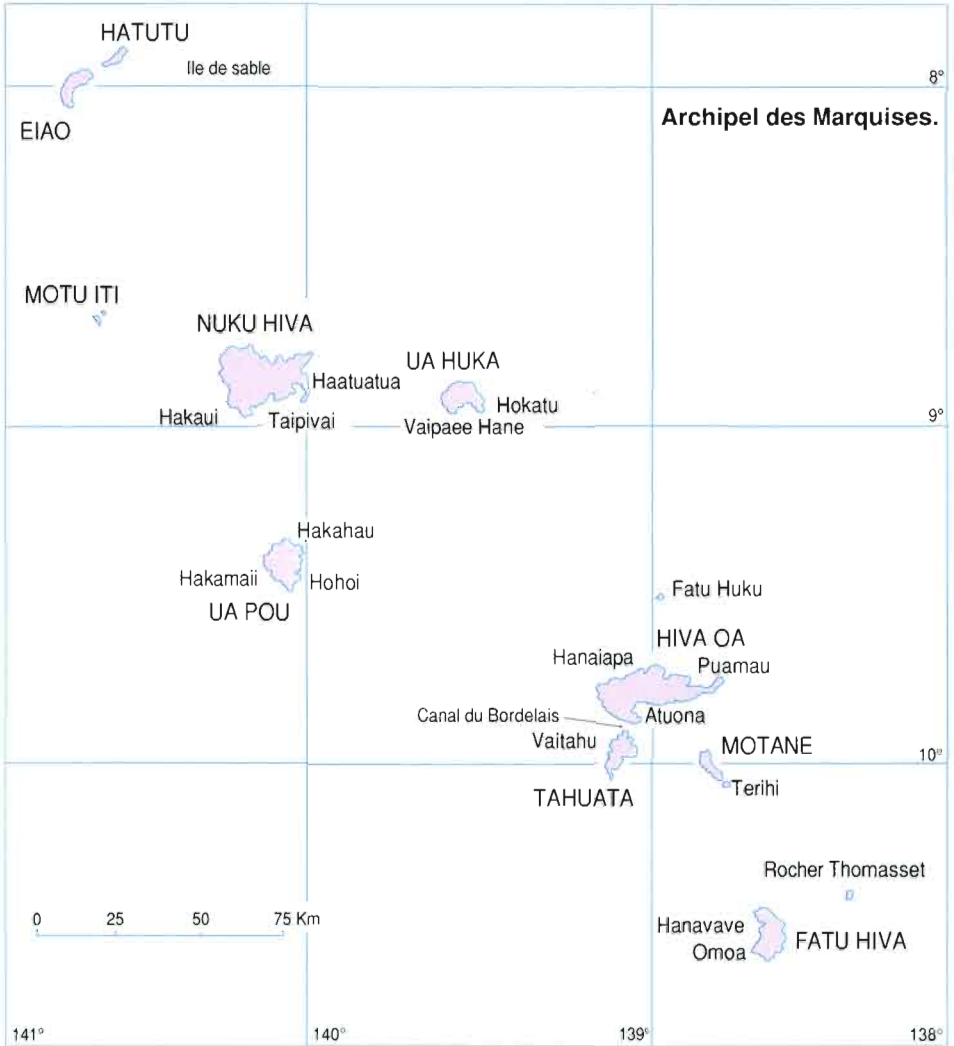
Cette étude, basée sur les données de terrain, nécessite un travail de "recoupement" et de comparaison avec les résultats obtenus par la fouille d'autres sites, et avec les informations qui peuvent être recueillies par l'ethnologie ainsi que par le dépouillement des relations historiques.

Sont également nécessaires des confrontations avec les travaux et chercheurs d'autres disciplines, telles la linguistique, l'étude de la faune et de la flore, la géomorphologie, etc. qui viennent compléter, préciser et affiner l'ensemble des connaissances ainsi rassemblées.

### Elaboration d'une chronologie :

Après avoir participé en 1956 à une expédition scientifique américaine, qui passa aux Marquises sous la direction de H.L. Shapiro, R.C. Suggs obtint les moyens, entre 1957 et 58, de revenir sur l'archipel poursuivre ses recherches ; celles-ci, pour de multiples raisons, durent être limitées à l'île de Nuku Hiva. A partir des résultats obtenus, il proposa une division de l'évolution de la culture marquisienne en cinq périodes.

+ Dans un premier temps les populations nouvellement arrivées s'installent et acclimatent les ressources qu'ils ont apportées avec eux - plantes et animaux - tout en tirant largement leur subsistance de l'exploitation de la mer, dont ils ne vivent pas très éloignés.



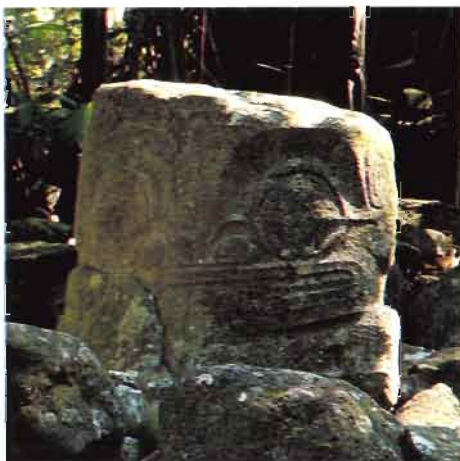
Leur outillage lithique, de même que la poterie unie qu'ils utilisent et certains éléments de parure, témoignent de leur origine de Polynésie occidentale, et plus précisément des Samoa. Ils vivent dans des habitations construites à même le sol, de plan ovale semble-t-il, et précédées parfois d'un pavage. Ils enterrent leurs morts en position allongée

ou fléchie, le plus souvent dans les zones d'habitation ou encore des espaces plus extérieurs. Les dates extrêmes de cette "période d'installation", proposées par Suggs vont de 150 avant J.C. à 100 après J.C.

+ A cette première période succède une phase de "développement" qui s'étend sur un millénaire, de 100 à 1.100 après J.C.. Une

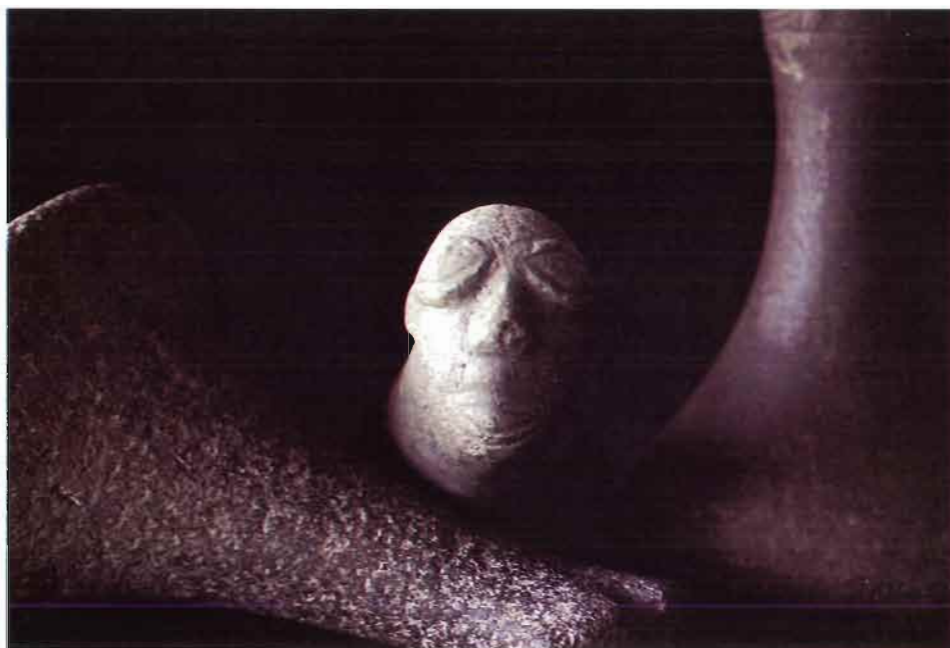
augmentation de la population conduit au peuplement des côtes moins hospitalières, l'habitat est toujours littoral. L'arbre à pain joue déjà un rôle important. Des modifications apparaissent dans l'outillage avec notamment des types nouveaux d'herminettes et d'hameçons. L'habitation est agrémentée d'un pavage rectangulaire, premier signe du *paepae*, qui deviendra ultérieurement un trait caractéristique de l'habitat marquisien.

+ De 1.100 à 1.400 la population continuant à croître colonise l'intérieur des vallées. De cette époque "d'expansion" dateraient des habitations précédées d'une terrasse pavée, obéissant toujours à un plan rectangulaire. Les types de constructions sont beaucoup plus différenciés, ce qui pourrait signifier l'instauration d'une stratification sociale nouvelle plus rigide, ou du moins plus marquée. Des luttes intérieures entraînent la construction de sites fortifiés. Des relations



Vallée de Ta'a Oa, *me'ae* Pata, associé au *tohua* Upeke. Large bloc rocheux d'1,21 m sur 1,30 m sculpté en tiki et placé sur la plus haute plateforme du *me'ae*. cf R.Linton et W.Handy.

Pilons marquisiens du Musée de Tahiti et des Iles.



avec les îles de la Société et les Tuamotu sont sensibles, et attestées par l'étude de la culture matérielle. L'herminette de type *koma* ferait son apparition à cette époque ainsi que le pilon de pierre.

+ Avec le début du XV<sup>ème</sup> siècle la culture marquisienne entrerait dans sa phase "classique", pour reprendre là encore la terminologie de R.C. Suggs, et serait caractérisée, entre autres, par la multiplication de *tohua* (espaces publics communautaires) bien structurés, la sculpture monumentale de grands *tiki*, "l'art des Marquises" enfin, sous toutes ses formes. La population s'accroît toujours et les constructions se multiplient en prenant des allures mégalithiques. A la culture de l'arbre à pain s'ajoute la nécessité de développer celle du taro avec l'aménagement de terrasses soutenues par des murets de pierres, et irriguées par des conduites d'eau.

+ A partir de l'intensification des contacts avec les Européens, à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, les valeurs traditionnelles se trouvent progressivement ébranlées, et c'est alors que les Marquises entrent réellement dans l'Histoire mondiale. On parle alors de "période historique", selon les conventions établies qui situent l'Écrit à l'origine de l'Histoire. Dans un premier temps, cette période, avec la multiplication des échanges, fut celle d'un accroissement de la production artistique. Mais les archétypes se fixent pour le travail du bois et de la pierre, une part du sens des choses commence à se perdre, et un glissement des valeurs s'opère inéluctablement, tandis que la population diminue tragiquement. De cette époque dateraient les pilons bifrons du type le plus connu ; les *tiki* monumentaux de Puamau, quant à eux, marqueraient la dernière phase pré-historique des Marquises.

Le travail de R.C. Suggs, ses théories et ses propositions n'allèrent pas sans commentaires ; une telle ancienneté en particulier étonnait les spécialistes plus habitués



Vallée de Puamau, *me'ae* 'I'ipona.

Linton donne à ce tiki le nom de Makii Tava Pepe

jusqu'alors à faire cadrer leur datation avec des estimations tirées de calculs généalogiques, n'allant pas en-deçà des premiers siècles de notre ère, pour ne pas dire du second millénaire. Y.H. Sinoto notera que le charbon ayant livré la date la plus ancienne n'avait pas été prélevé dans un contexte sûr d'activité humaine et pouvait, de ce fait, résulter d'un feu naturel, antérieur à toute présence humaine sur l'île.

A la suite de ses fouilles à Ua Huka et en fonction des dates bien plus récentes qu'il obtint, Y.H. Sinoto préféra rajouter l'ensemble de cette chronologie, tout en en conservant la terminologie, et, par déduction de ses travaux, faire remonter les premières implantations humaines aux Marquises au V<sup>ème</sup> siècle après Jésus-Christ.

Cependant, les résultats des travaux ultérieurs menés à Ua Pou, les études faites sur le matériel le plus ancien provenant des fouilles effectuées aux Marquises, et la présence de tessons de céramique unie, furent autant d'éléments qui après les années 84 incitèrent les chercheurs à repenser ce schéma de peuplement. Ils considérèrent que la pré-histoire de la Polynésie orientale pouvait remonter en fait à près d'un demi-millénaire avant J.C. Ceci ménageait en outre un espace

de temps suffisant pour la formation des grandes divisions linguistiques de Polynésie orientale au cours de la phase d'implantation. La population d'alors utilisait toujours la céramique et aurait donc migré avant le déclin total de celle-ci dans l'ensemble polynésien, vers les tout premiers siècles de notre ère. Cette hypothèse a l'avantage de permettre également une meilleure transition entre les cultures de Polynésie occidentale et de Polynésie orientale.

Pour l'instant la fourchette la plus ancienne qui puisse être proposée, avec prudence, sur la présence de l'Homme aux Marquises est de 150 + ou - 95 ans avant J.C.. Cette date provient d'un échantillon de charbon prélevé dans une structure de combustion de l'abri-sous-roche de Anapua, sur l'île de Ua Pou ; ce site, bien abrité mais d'accès malaisé, était réservé aux activités liées à la pêche. Il a été fouillé par Pierre Ottino.

La théorie visant à faire de l'archipel

marquisien le lieu le plus anciennement peuplé de Polynésie orientale remonte au début des années 60, elle n'est en fait qu'une hypothèse de travail basée sur les résultats obtenus jusqu'alors, par R.C. Suggs et Y.H. Sinoto notamment. La géomorphologie de l'archipel pourrait également influencer sur les "trouvailles" de sites anciens. En effet, ses côtes remontant au premier peuplement sont rarement immergées ou enfouies trop profondément sous une très forte sédimentation côtière ou alluviale, ce qui semble être plus courant, par exemple, aux îles de la Société, et expliquerait, pour le moment, l'absence de découverte de sites antérieurs à 700 ans après J.C. sur ces dernières îles.

Proportionnellement au nombre d'îles, les travaux archéologiques sont encore loin d'être suffisants dans le Pacifique et, en ce qui concerne la Polynésie orientale, particulière-

Baie de Eiaone



ment sur les îles situées entre les Samoa-Tonga et Tahiti. Nos connaissances ne dépendent encore que de l'état actuel des recherches, toutes jeunes en Polynésie française, où elles sont prises en charge par une institution territoriale, le Département Archéologie du Centre Polynésien des Sciences Humaines, à laquelle se joignent d'autres, nationales et étrangères.

### Premières informations ethnohistoriques.

Les Marquises n'apparaissent dans les chroniques européennes qu'à l'extrême fin du XVIème siècle. C'est en Juillet 1595 que l'expédition espagnole d'Alvaro Mendana de Neyra découvre le groupe sud de l'archipel. Elles furent baptisées Las Marquesas de Mendoza en l'honneur du Marquis de Canete, gouverneur du Pérou, à qui avait été remis le commandement de l'entreprise. Mendana et son pilote en chef portugais de Quiros, nous laissèrent une première description des quinze jours environ que durèrent leur escale aux Marquises.

Il fallut attendre près de deux siècles pour qu'à nouveau il soit question de ces îles polynésiennes. Il s'agit d'abord de la très courte halte de la seconde expédition de James Cook, en 1774, dont les membres rapportèrent les premiers objets marquisiens répertoriés dans les grandes collections océaniques de par le monde. En 1791, le navire de commerce marseillais "Le Solide", commandé par E. Marchand, fit halte quelques jours dans les îles du groupe sud; Marchand se dirigea ensuite vers le nord et découvrit, le 21 juin,



Ivan Fedorovitch von Krusenstern, 1770-1846

Ua Pou qu'il quitta le 23 juin pour reconnaître les autres îles du groupe nord, au large desquelles l'Américain J. Ingraham était passé peu de temps auparavant. Si le manuscrit du capitaine ne fut jamais intégralement publié, Claret de Fleurieu fit imprimer, entre 1798 et 1800, un important ouvrage



Georg Heinrich von Langsdorff . 1774-1862.

de compilation réunissant les travaux du capitaine en second Chanal et du chirurgien Roblet ; ceux-ci avaient été de remarquables observateurs. Vint ensuite l'expédition exploratoire russe, de 1804, placée sous le commandement de l'amiral de Krusenstern. Cette escale d'une dizaine de jours, à Nuku Hiva, fut fort bien mise à profit. En dehors des pièces ethnographiques, encore en grande partie conservées dans les collections russes, ce voyage fut admirablement illustré et documenté grâce au travail des savants du bord, tels que Langsdorff et Tilesius. Il le fut également grâce aux connaissances transmises par deux laissés-pour-compte de la marine sur ces îles, si l'on peut les appeler ainsi. L'un est Ecossais, et son journal a été publié assez récemment, il s'agit d'Edward Robarts ; l'autre est Bordelais, il s'agit de Joseph Cabri, dont on publia, au XIXème, un bref récit romantique de l'expérience. Tous deux introduisirent les membres de l'expédition russe auprès des tribus qui les avaient accueillis et de celles qui leur étaient alliées. Ces deux Européens "coureurs de grève" résidèrent dans cet archipel, entre les années 1798 et 1806.

A ces documents exceptionnels, fruits d'expériences vécues, s'ajoute un rapport très circonstancié du premier occidental à avoir



séjourné dans le groupe : le jeune artisan missionnaire de la London Missionary Society, William Pascoe Crook qui résida aux Marquises en 1797 et 1798.

Parmi les autres textes essentiels à l'étude de l'archipel figurent, en 1813, les souvenirs du commodore américain David Porter qui, au cours des six semaines de son séjour, entreprit une guerre contre l'une des plus redoutables tribus de Nuku Hiva, celle des Taipi, qui fut immortalisée, une trentaine d'années plus tard, par un autre Américain, Herman Melville, dans son charmant et pittoresque roman "Taipi".

C'est en 1838 que l'expédition scientifique française de Dumont d'Urville aborda, pour environ une semaine, l'île de Nuku Hiva. La postérité conserve de ce passage quelques belles planches, un ouvrage général de Vincendon-Dumoulin, et des "objets de curiosité" rapportés par l'équipage.

A partir de cette époque les témoins littéraires, iconographiques et muséographiques se multiplient. Si en France paraît l'excellent récit de M. Radiguet, secrétaire de l'amiral Dupetit-Thouars lors de l'occupation de 1842 à 48 : "Les derniers sauvages", en Angleterre et aux Etats-Unis sont publiés "Taipi" et "Omoo", souvenirs habilement romancés par H. Melville de son court passage, en 1842. Le Père catholique français, Mathias Gracia, pour sa part, rédige un ouvrage moins diffusé mais très documenté, rapportant les fruits de son expérience personnelle de cinq années de résidence, durant lesquelles il fit preuve d'une réelle ouverture d'esprit.

Il est difficile d'entrer plus en détail ici sur les sources. Il ne faut pas omettre de mentionner toutefois les nombreux récits de navigateurs ou de missionnaires qui peuvent à

---

Guerriers marquisiens dessinés par Max Radiguet, 1816-1899. Secrétaire de l'amiral Dupetit-Thouars, il profita de son séjour pour prendre sur le vif certains aspects de la vie sociale marquisienne.

l'occasion être passionnants, ou du moins recéler quantité d'informations intéressantes. Pour une grande majorité, ces ouvrages sont malheureusement difficiles à trouver en bibliothèque.

Les objets rapportés durant ce premier siècle de contact sont conservés, dans des collections privées ou publiques, en France et en Angleterre surtout, mais aussi, et pour les plus prestigieuses d'entre elles, aux Etats-Unis et en Nouvelle-Zélande. Le Musée de Tahiti et des îles, à Punaauia, abrite une belle collection polynésienne dont un nombre important de pièces marquisiennes.

Si les Marquises entrent, des années 1880 à 1930, dans un oubli qui failli leur être fatal, et d'où elles ne furent tirées que par les chefs-d'œuvre de Gauguin; quelques récits de voyageurs fortunés, des notes ou des travaux des Pères missionnaires des Sacrés Coeurs et de rares fonctionnaires lèvent parfois le voile couvrant pudiquement le quotidien, les drames et plaisirs de cette culture particulièrement perturbée et quasiment déstructurée. On se doit ainsi de citer le récit "Dans les mers du Sud" de R.L. Stevenson, les documents ethnographiques collectés principalement par F.W. Christian : "Eastern pacific lands : Tahiti and the Marquesas islands", et par K. von den Steinen "Die Marquesaner und ihre Kunst", puis les études des Pères Chaulet et Delmas, et enfin les dictionnaires de Monseigneur Dordillon.

L'étude approfondie de la culture marquisienne ne commence réellement, en fait, qu'avec Karl von den Steinen, entre les années 1897 et 1928. Les chercheurs américains du Bishop Museum de Hawaii, le couple Handy et Ralph Linton, entre 1920 et 1925, s'efforcèrent de compléter, en quelque sorte, ce travail d'enquête ethnographique remarquablement lancé par l'auteur allemand, et collectèrent de nombreux objets conservés à Honolulu, au Bernice Pauahi Bishop Museum.

De la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, jusqu'à pratiquement la veille de la seconde guerre mondiale, les travaux en Sciences humaines menés aux Marquises porteront essentiellement sur l'ethnographie, la linguistique et l'anthropologie physique. L'analyse historique reposait alors essentiellement sur l'étude de légendes et de généalogies. Celles-ci offraient en effet à la fois la possibilité de discerner certaines phases de migrations et de remonter jusqu'à ce qui était perçu comme l'arrivée des premiers habitants des îles ; pour certaines importantes familles il était même possible de suivre parfaitement les filiations. Ceci eut pour conséquence de laisser supposer que la Polynésie orientale était une zone de peuplement tardif où aucun phénomène de colonisation ne pouvait être antérieur à un millénaire. L'autre aspect de ces recherches fut de mettre en évidence des relations entre la Polynésie, la Mélanésie et l'Indonésie.

## Aperçu de la société marquisienne.

Lorsque l'on se rend aux Marquises, on découvre un monde d'îles relativement proches les unes des autres et compartimentées par de hautes lignes de crêtes en une succession de vallées toutes assez différentes. Les rares plateaux et les crêtes y restèrent le plus souvent une "zone tampon", pratiquement inhabitable, en partie à cause de la nature des sols ou du relief mais aussi en raison d'un état de guerre endémique. Encore à présent l'univers connu d'un Marquisien, celui où il vit et dont il se réclame, s'exprime par un terme - *henua* ou *fenua* - et correspond, pour lui, au territoire d'une vallée.

Au sein de ces vallées s'implantèrent des groupes familiaux se reconnaissant comme un peuple. Membres d'une même famille au sens très large du terme - *ati*, *hua'a* ou *huaka* -, chacun de ces clans portait un nom et entretenait un réseau d'alliances qui

s'étendait sur la même île et parfois plus loin sur l'archipel. Ainsi, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les *Kua i te oho*, de la vallée de Hanaupe à Hiva Oa, étaient présents à Tahuata dans la vallée de Hanatetena. Les *Naiki*, anciennement à Puamau, devinrent la tribu la plus puissante d'Atuona ; on les retrouvait également à Nuku Hiva, dans la vallée d'Hakaehu, à Ua Pou, dans la vallée d'Hakahau et à Ua Huka dans la vallée de Vaipae.

Cette société s'articulait, au sein de son *fenua*, en deux unités se recouvrant : d'une part l'unité tribale - le *mata'eina'a* - et de l'autre, la maisonnée du guerrier - le *ha'e* ou *fae toa* - qui regroupait les occupants d'une habitation et de ses dépendances. Chaque vallée, sur un modèle similaire, possédait un système social propre au sein duquel la lignée des chefs - *papa hakai'ki* - et l'ensemble des prêtres - *tau'a* - et artisans spécialisés - *tuhuna* - tenaient les rôles les plus déterminants.

Ceux-ci s'opposaient à l'ensemble du peuple considéré comme profane - *me'ie* - par opposition au *tapu* qui les protégeait. La distinction importante entre ces deux groupes sociaux tenait au fait que les premiers - *kaoo*, *ookao*, *maunoa*..., selon certains des qualificatifs qui les distinguaient - prenaient une part active dans les décisions concernant les destinées de la communauté. Les seconds, quant à eux, - *enana hua* ou *meoi* - n'étaient qu'associés aux grands événements rythmant la vie de la tribu. Encore fallait-il pour cela remplir certaines conditions.

Ces conditions étaient, en partie, liées au sexe. Les femmes étaient en effet considérées, dans leur grande majorité, comme *me'ie*, ce qui n'empêchait pas pour autant une réelle considération. Les exceptions de plus n'étaient pas rares. Toutefois elles ne semblent n'avoir touché que des personnalités remarquables dont le *mana* devait être considérable. Il est à noter que l'accès aux qualités de chef, chef principal ou grand prêtre, n'était

pas exclusif aux hommes.

Dans la plupart des cas, l'accès à la reconnaissance sociale, et donc la participation à la vie active du groupe, se faisait par l'accomplissement d'actes significatifs ou en fonction de mérites notoires, très souvent sanctionnés par des tatouages particuliers dont l'attribution, proposée par la famille, des amis ou des alliés, était débattue par un collègue d'anciens. Alors seulement l'accès aux réunions communautaires était-il rendu possible, tandis qu'il était refusé aux enfants ainsi qu'aux hommes non tatoués ou sans prestige, ce qui devait aller de pair.

Si des différences dans l'apparence, l'habitat, etc. distinguaient, aux yeux des Européens, les plus aisés des plus humbles, aucune manifestation de prestige ou de respect particulier ne semblait désigner d'office un chef ou un prêtre. Les seules exceptions concernaient les quelques prêtres inspirés de très haut renom et les rares personnalités hors ligne dont le *mana*, tout à la fois remarquable et redoutable, leur commandait de vivre en solitaires. Les nuances hiérarchiques, tout à fait réelles pourtant, se manifestaient par un réseau de multiples droits et *tapu*, avantages le plus souvent très concrets mais aussi devoirs parfois très lourds, qui constituaient la marque des chefs. Ces derniers semblent avoir littéralement porté celle-ci inscrite sur leur peau par le biais du tatouage, extrêmement développé dans l'archipel.

Une part importante de la société jouissait de sortes de "monopoles" sur un large éventail d'activités : fabrication d'objets, d'outils, réalisations particulières, finitions diverses... En fait tous ou presque possédaient un savoir-faire propre et formaient ainsi les maillons d'une chaîne vitale pour l'ensemble du groupe.

Il n'en restait pas moins qu'un petit nombre de familles, par leur filiation ancestrale et le savoir ainsi accumulé, jumelé aux

alliances et au jeu politique, avaient concentré autour d'elles la force de la communauté et, d'une certaine façon, la majorité des terres sur lesquelles vivaient les membres de la tribu. Le chef, par son autorité sur ces terres, contrôlait la récolte la plus importante des fruits de l'arbre à pain - *mei* -. Ceci le mettait, lui et ses alliés, à l'abri des pénuries. Mais il avait la responsabilité du bien-être de sa tribu et, en tant que principal détenteur des récoltes, il assurait les distributions lors des fêtes et des disettes, ce qui renforçait sa position centrale ou, en cas d'échec, ruinait sa réputation et le respect qu'on lui portait.

Dans la vie de la communauté, le personnage le plus craint et le plus respecté était le prêtre, ou la prêtresse, inspiré(e), le *tau'a*. Il parlait et agissait au nom des divinités. Son pouvoir sur les décisions déterminantes pour la vie de la tribu, telles l'entrée en guerre, les trêves ou le parti de s'expatrier, était de toute première importance.

Si les guerres tribales, ou plus exactement les escarmouches et raptés étaient perpétuels, les occasions de paix et les rassemblements festifs étaient également innombrables. Ils pouvaient être occasionnés par l'inauguration d'une saison d'activité, la célébration d'une récolte... ou, au contraire, la nécessité de faire cesser une calamité. La plus importante de ces cérémonies était la fête à la mémoire d'un chef ou prêtre divinisé.

Toutes ces manifestations se déroulaient en partie sur la place communautaire - *taha koina* ou *tahua* -. La tribu qui invitait avait entièrement à sa charge ses hôtes, qui venaient des vallées voisines et aussi d'autres îles. Pendant des mois la population s'y préparait. Toutes les ressources de la vallée, et parfois de l'île, pouvaient y être consommées. Circonstances d'échanges, de rencontres, et facteur d'unité, la réussite de ces efforts et festivités dépendait de la cohésion de la communauté et contribuait à la maintenir.

## LE MILIEU NATUREL

Les terres polynésiennes sont peuplées d'espèces végétales et animales dont la présence s'explique par trois processus : introduction naturelle, endémisme et apport anthropique.

Une part de ces espèces dérive des masses continentales bordant le Pacifique. Le gros apport vint d'Asie du sud-est et d'Amérique du sud, la progression se fit d'île en île, par le biais des vents, des courants, et aussi grâce aux oiseaux.

En ce qui concerne les vents, la part de ce facteur de dispersion est d'autant plus faible que l'archipel est éloigné d'autres terres. Ainsi, selon J. Florence, 4% seulement des "ancêtres fondateurs" de la flore marquisienne auraient suivi cette voie; c'est le cas des *Metrosideros* (*heua*), *Weinmannia*, *Alstonia* et des fougères à petits

Tortue, *honu*; motif sculpté  
 Crabe, *kea*; motif sculpté  
 Fleur, *pua hue* ou, à Fatu Hiva, *pua Hitu*; motif de tatouage  
 Lézard, *moko*; motif sculpté



Kava, *Piper methysticum*; plante dont la racine, machée et filtrée, servait de boisson enivrante, consommée uniquement par les hauts dignitaires.

spores. De même que les pollens et les graines, de petits insectes et araignées ont suivi le même cheminement et ce d'autant plus facilement que la force des vents était grande, comme lors d'ouragans ou de cyclones.

Par ailleurs, transportés au gré des courants marins sur toutes sortes de supports flottants, des insectes, de petits animaux tels que le cent-pieds, le lézard ou le gecko sont parvenus jusque sur ces rives lointaines, de même que certains fruits. C'est le cas du pandanus

ou des cocos ; ces derniers peuvent rester en mer un peu plus de trois mois et conserver leur pouvoir germinatif !

De la végétation primitive, 24% des "espèces fondatrices", dont beaucoup sont du littoral, auraient ainsi pris la "voie des mers". Parmi d'autres plantes utiles, le *tutu* des Marquisiens et des Tahitiens -**Colubrina asiatica**- s'implanta probablement de la sorte. Riche en saponines il était très utile pour le lavage et certains soins médicaux.

Ce sont néanmoins les oiseaux, si chers aux habitants des îles, qui contribuèrent le plus largement au peuplement floristique, ainsi qu'à l'introduction, dans une moindre mesure, de petits insectes. Fougères mises à part, 72% de la végétation voyagea de cette façon, sous forme de graines collantes ou crochues qui adhèrent au plumage, c'est le cas de plantes présentes dans les formations sèches tels l'**Achyranthes** -*mokio* à Ua Pou-, le **Bidens** -*haato*-, le **Pisonia** -*pu'atea*-, etc.

D'autres graines voyagèrent dans l'estomac des oiseaux et furent ainsi dispersées comme l'**Alyxia** -*mei'e*-, l'**Ilex**, **Cyrtandra** et divers rubiacées tels le **Morinda citrifolia** -*noni*-, le **Guetarda speciosa** -*hano*-, le **Canthium barbatum** -*ko henua* ou *toauta*-, parmi d'autres espèces de moyenne et haute altitude.

Après cette première étape du peuplement originel, vient, au cours du processus d'implantation, l'adaptation à l'environnement. C'est à ce stade qu'apparaît l'endémisme, qui est d'autant plus fort que le lieu est isolé. Celui-ci est réellement important aux Marquises ; 80% des oiseaux, 55% de l'entomofaune, 50% de la flore indigène, et même 12% des mollusques sont endémiques. Venues d'ailleurs, les espèces se sont progressivement adaptées et spécialisées pour survivre

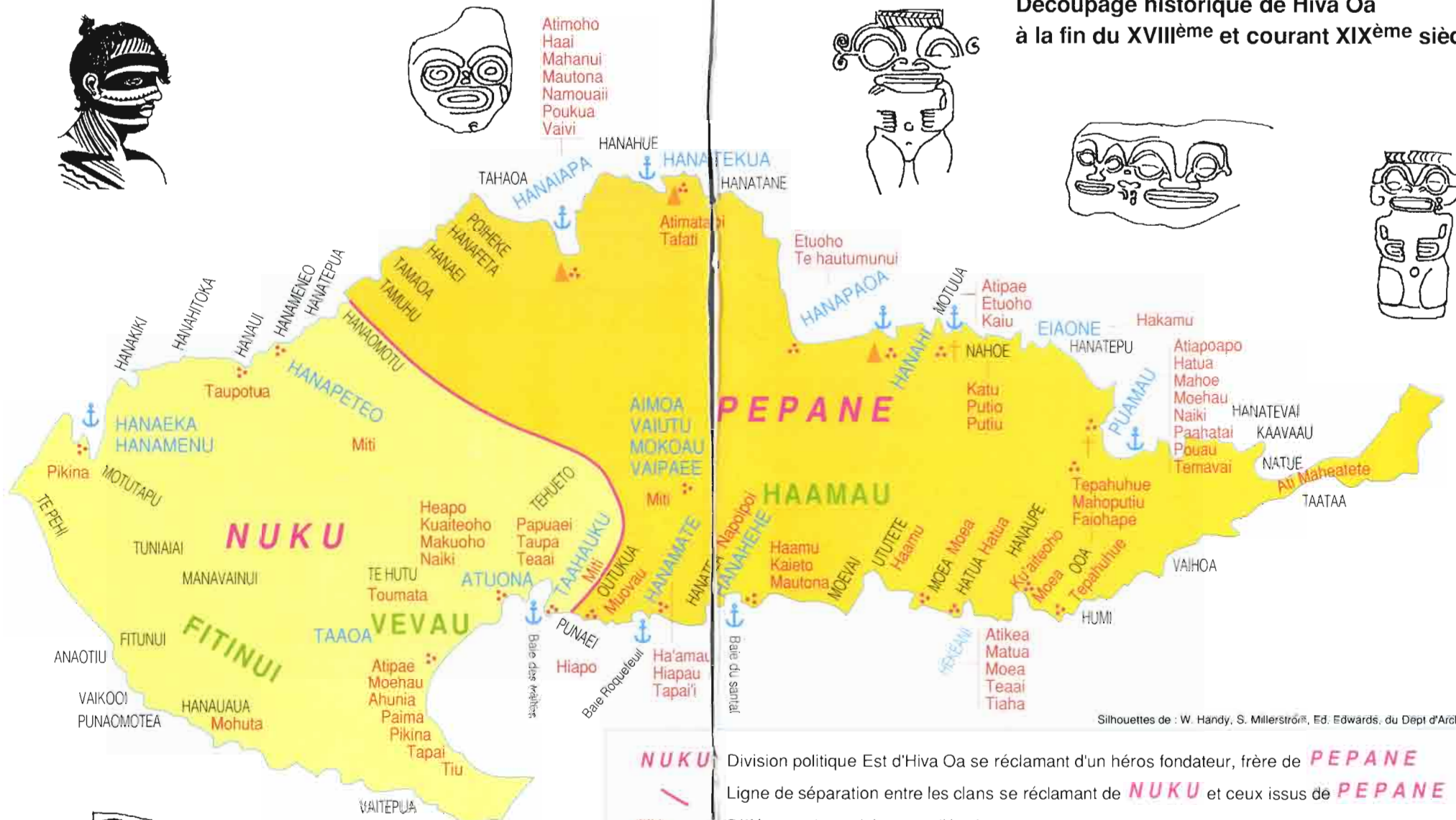


Monarque ou gobe-mouche des Marquises, *komako atu'a*, *Pomarea mendozae*, mâle et femelle. Espèce en voie de disparition.



Martin pêcheur des Marquises, *pahi*, *Halcyon godeffroyi*, mâle. Espèce en voie de disparition à Hiva Oa. Ptilope de Mercier, *kuku peti*, *Ptilinopus mercierii tristani*. A disparu de l'île très probablement à la suite de l'introduction du Grand Duc de Virginie, en 1927.

# Découpage historique de Hiva Oa à la fin du XVIII<sup>ème</sup> et courant XIX<sup>ème</sup> siècle



Silhouettes de : W. Handy, S. Millerström, Ed. Edwards, du Dept d'Archéologie.

**NUKU**

Division politique Est d'Hiva Oa se réclamant d'un héros fondateur, frère de **PEPANE**

Miti

Ligne de séparation entre les clans se réclamant de **NUKU** et ceux issus de **PEPANE**

**HAAMAU**

Noms donnés à toute une zone.



Baies le plus fréquemment visitées entre la période des 1ers contacts et le XIX<sup>ème</sup> siècle.



Missions protestantes vers 1855.



Missions catholiques vers 1855.

**ATUONA**

Vallées où ont été effectuées des fouilles ou prospections depuis le début du siècle.



Sites : *me'ae*, grottes, *tohua*, *paepae* ... parmi d'autres.

CANAL DU BORDELAIS

dans ce nouvel environnement, elles acquièrent ainsi des caractéristiques qui les différencieraient progressivement de leurs ancêtres. Les descendants actuels sont donc des espèces originales répondant aux contraintes propres à ces lieux, aux niches écologiques où elles se développèrent de façon exclusive.

Cet endémisme, source de la richesse biologique de ces îles, explique également leur grande fragilité écologique. En effet, les espèces hautement adaptées ne sont pas du tout "programmées" pour lutter contre des "envahisseurs", végétaux ou animaux, nouvellement introduits contre lesquels ils n'ont pu développer aucune défense (effet de répulsion, résistivité...).

Bien des herbacées et arbrisseaux sont ainsi en danger, en raison du défrichage intensif, des feux de brousse et, depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, du piétinement et du pâturage extensif des herbivores introduits, qu'il s'agisse des chèvres, des moutons, des chevaux ou des bovins.

Au titre d'espèces menacées de Hiva Oa figurent le *Cyrtandra ootensis*, le *Trimekia marquesensis*, le *Scaevola subcapitata*, le *Carex feanii* (une variété de *mo'u* ou *moku*) qui est cypéracée utilisée comme colorant pour certains tapa, ou bien encore l'*Alphitonia marquesensis* qui correspond probablement au *manee*; cette dernière plante fut beaucoup utilisée par les pêcheurs dans la confection de multiples cordages et attaches pour leurs pirogues et hameçons.

Certains oiseaux, nichant au sol ou dans des lieux trop aisément accessibles, ont eux aussi mal résisté à l'arrivée de l'Homme. Ils constituèrent une part non négligeable de l'alimentation des premiers découvreurs polynésiens. Depuis les temps historiques d'autres ont disparu, cela continue à l'heure actuelle.

Ceci est dû à la présence humaine et aux changements provoqués, à la multiplication des chats et des rats, et aussi à l'introduction d'une avifaune concurrente. Ainsi furent importés sur Hiva Oa, entre la fin du XIX<sup>ème</sup> et le début de ce siècle, le merle des Moluques ou Martin triste, *Acridotheres tristis*, afin de combattre les guêpes, et le grand duc de Virginie, *Bubo virginianus*, pour lutter contre les rats introduits par les navires ! Guêpes et rats ont survécu à leur nouveaux prédateurs. Par contre, le monarque marquisien, *Pomarea mendozae* ou *koma'oa atua*, le petit pigeon des vallées humides, *Ptilinopus mercieri* ou *kuku peti*, et enfin le martin pêcheur des Marquises ou *pahi*, *Halcyon godeffroyi*, qui se rencontrait de préférence le long des rivières dans les sous-bois humides, eux ne sont plus guère qu'un souvenir. La fauvette à long bec, *Acrocephalus caffer* ou *komako*, a quant à elle fort à faire pour défendre son territoire.

\* L'homme intervient directement, et plus ou moins volontairement, sur l'introduction de nouvelles espèces et le développement ou l'élimination de certaines autres.



*Rhyncogonus navicularis*, mâle; espèce endémique de Hiva Oa



*Mumfordia spinata*, mâle; espèce endémique de Hiva Oa

Au sein des plantes introduites aux temps anciens, la très grande majorité est d'origine indo-malaise. Font exception, parmi les plus appréciées, le *kava* -**Piper methysticum**- dont l'origine est à situer en Mélanésie occidentale, la canne à sucre ou *to* -**Saccharum officinarum**- originaire de Nouvelle-Guinée sans doute et la patate douce, '*umara* -**Ipomoea batatas**-. Celle-ci fut vraisemblablement introduite, dans la zone décrite, à la suite de contacts entre Amérindiens et Polynésiens, puis propagée par ces derniers jusqu'en Nouvelle-Calédonie, avant le temps des Découvertes, à la fin du XVIIIème siècle. Elle put également être dispersée par des navires espagnols au XVIème siècle, au cours de leurs déplacements entre l'Amérique du Sud et la zone indo-malaise, puis répandue plus largement, ensuite, par les Polynésiens. Sa présence enfin et l'extension de sa culture dans les Hautes Terres de Papouasie-Nouvelle-Guinée reste encore une question pour les chercheurs ; son origine pourrait être plus compliquée qu'on ne l'a supposé un temps.

Avant la présence de l'Homme, en dehors des oiseaux, aucun vertébré n'était parvenu, de lui-même, aussi loin en Polynésie orientale. Si l'arrivée du petit rat local fructivore, *kioe*, -**Rattus exulans**-, n'est peut-être pas le fait des premiers Marquisiens, car il put dériver d'atolls proches, ces derniers introduisirent rapidement le coq -**Gallus gallus**, *mo'a*-, le chien -**Canis familiaris**, *peto* au nord, *nuhe* au sud- et le porc -**Sus scrofa**, *puaka* ou *pu'a'a*-.

Au cours du XIXème siècle, avec la multiplication des échanges bien au-delà du monde polynésien, des naturalisations furent tentées à partir des jardins des missionnaires et, dans une moindre mesure, furent le fait d'initiatives privées. D'autres se firent à l'insu de tous, mêlés aux cargaisons ou parce qu'ils avaient suivi l'Homme dont ils étaient de minuscules "compagnons".

C'est ainsi que l'**Aedes aegypti**, vecteur

de la dengue, ou le *nono* blanc des plages -**Styloconops albiventris**- firent insidieusement leur entrée ! L'arrivée de ce dernier se situe vers 1906, époque où faisaient escale des navires allemands commerçant entre le Chili et la Papouasie. Le *nono* noir des vallées -**Simulium buissoni**- est lui un "ancien" ! Les légendes le mentionnent et rapportent même sa fabuleuse disparition de Ua Pou grâce à l'intervention surnaturelle d'un chef très puissant et... son invasion de Nuku Hiva, où il sévit toujours féroce-ment. Il y perd cependant du terrain grâce à la volonté des habitants, à l'entomologiste Yves Séchan, et à l'efficacité d'un produit que ce chercheur et ses collaborateurs ont voulu aussi

*Nono noir,*  
*Simulium buissoni.*



neutre que possible sur le reste de l'environnement.

L'un des premiers apports des végétaux, par rapport aux besoins humains, est d'abord alimentaire. H. Lavondès et Y. Lemaître soulignent qu'à la différence des Tahitiens qui ont une classification tripartite de leurs aliments : nourriture végétale, animale et sauces, celle des Marquisiens reste bipartite. A *kaikai* qui s'applique à tout ce qui est comestible et désigne l'aliment d'origine végétale par excellence, qui est ressenti comme fondamental, s'op-



L'homme, son crâne et os longs, sa conque marine, annonciatrice des grands moments de la vie de la vallée, reposent au creux des racines du prestigieux banyan, *Ficus prolixa*, selon une coutume funéraire

pose 'ina'i, l'aliment d'origine animale. Ce dernier n'est en fait qu'un complément qualitatif, très apprécié mais souvent limité.

Ceci permet de mieux saisir pourquoi et comment cette société fut si dépendante des récoltes de l'arbre à pain, considéré comme aliment de base. Le *taro* et la patate douce ne furent jamais cultivés intensément en raison de leurs médiocres qualités dues à la nature du sol et du climat qui, au contraire, convenaient à merveille à l'arbre à pain. De cette extrême dépendance naquit une pyramide de comportements sociaux et religieux primordiaux qui façonnèrent la société. Ils apparaissent sur le plan des pratiques alimentaires, dans l'appréciation du prestige des chefs, aux sources du

système de redistribution et des alliances, aussi bien que dans l'enchaînement des fêtes, des rites, des restrictions, où *tapu* et *kahui* rythmaient les saisons et les activités.

De là enfin l'obligation, au prix de sa vie parfois, du respect des préceptes et *tapu* touchant à l'exploitation du règne animal et végétal. Ces interdits ne visaient qu'à éviter un déséquilibre de la production et donc à écarter le risque de ces terribles famines périodiques, et si mal expliquées alors. Les espaces les moins fréquentés jouaient un rôle essentiel en tant que réserves alimentaires lors des périodes de soudure entre les récoltes de *mei* et lors des disettes.

Mais le rôle des plantes est loin de se limiter à leur valeur nutritive. Elles sont omniprésentes dans les multiples aspects de cette culture polynésienne.

Du jour de sa naissance à sa dernière heure, le règne végétal accompagne l'*Enana* (être humain, Marquisien). Ecorce, aubier, racine, feuille et fleur, suc... l'enduisent, le baignent, l'ornent, le parfument, le protègent et le soignent, le nourrissent, l'enivrent et enfin le conduisent au-delà de la mort.

Ces plantes sont alimentaires, mais aussi médicinales, tinctoriales, textiles..., elles sont utilisées pour la confection de remèdes, de poisons, de mauvais sorts, de charmes ou cosmétiques... Elles secondent les pêcheurs en tant que plantes ichthyotoxiques ou plantes dont les fibres permettent de confectionner lignes, filets et cordages. Les pirogues étaient creusées dans le tronc de certains arbres, les balanciers taillés dans d'autres. Ces végétaux étaient encore amplement utilisés des parois de l'habitation à sa toiture ; sous forme de *tapa* ils vêtaient les Polynésiens, sous forme de couches et de nattes, ils tapissaient leur lits. Les Marquisiens en tiraient leur musique, et reposaient enfin en eux, pour toujours, oints, embaumés, enroulés dans le *tapa*, cachés au sein des racines.

# ORGANISATION DU MILIEU PAR L'HOMME

Lorsque les navigateurs océaniques abordèrent les Marquises, le territoire qui s'offrait à eux était suffisamment riche et diversifié pour justifier l'implantation définitive d'une population. Celle-ci y retrouvait en outre nombre de traits écologiques qu'elle connaissait. Avec le temps, les spécificités du milieu modelèrent progressivement cette culture originelle; elles expliquent en partie les particularismes de ce "clone" polynésien, implanté à une limite extrême de sa zone d'expansion.

Ces îles allaient supporter une population très importante. Les vestiges lithiques en sont la trace et dans des endroits qui nous semblent hostiles ou très isolés, comme certaines terres, dites "désertes", ou des îles et îlots à présent inhabités. Les noms, encore connus, des anciennes tribus d'Eiao et Motane en témoignent.

L'implantation humaine et l'organisation de l'espace varièrent au cours des siècles en fonction de divers facteurs. Ils dépendirent, au début, de la faible population et des habitudes précédemment acquises; avec le développement démographique, la nécessité d'exploiter d'autres terroirs se fit sentir. La pression croissante des habitats, les contraintes locales et les bouleversements dus aux raids dévastateurs de tribus ennemies, modifièrent enfin profondément l'implantation des structures d'habitats et l'utilisation de l'espace. Dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, la tragique hémorra-



gie démographique et le total bouleversement de leur culture incitèrent les derniers Marquisiens à se regrouper. Ils choisirent, en fonction de leurs alliances et des territoires possibles, des lieux propices à leur travail et aux échanges avec l'extérieur. L'implantation dans les basses vallées devint plus habituelle, là où les navires pouvaient ancrer aisément.

Plateaux et crêtes demeurèrent hors des zones densément habitées. De ce fait, l'essentiel du terroir d'une tribu était distribué au sein même de la vallée.

A Nuku Hiva et Hiva Oa surtout, certaines vallées s'avéraient suffisamment vastes pour abriter plusieurs tribus; un domaine bien précis leur était alors assigné. Cette situation, rarissime sinon dans l'archipel, se révélait souvent précaire et dépendait, pour perdurer, de la bonne entente de chacun des clans. Un réseau complexe de complémentarités des ressources en découlait et suscitait des relations sociales et religieuses plus ou moins harmonieuses. La dépendance réciproque des gens de la côte et de ceux de l'intérieur était source d'innombrables conflits. L'épisode qui opposa, à Puamau, les Pahatai, gens de la mer, à ceux de l'intérieur, eux-mêmes divisés en deux clans dont celui des Naiki, illustre bien cette situation.

Dans les cas les plus courants, et en raison du genre de vie des Marquisiens, la vallée, territoire d'une tribu, était organisée en

fonction de trois facteurs dont certains clans pouvaient avoir la responsabilité. Il s'agit de l'usage et la surveillance de la mer, des activités liées à la vie du centre communautaire et enfin de l'horticulture. En dehors de ces trois aspects essentiels, il existait des activités tout aussi vitales mais dont l'influence était moins déterminante sur l'organisation des aménagements. Si l'on s'en tient aux données géographiques et sociales les plus simples, il est possible de schématiser en trois articulations majeures la partition du territoire s'étendant de part et d'autre du torrent principal.

### L'accès à la mer : aire littorale et basse vallée.

Offrant une embouchure souvent étendue et plus plane que le reste de la vallée, c'est un endroit sensible aux tsunamis et où les plantations ne nécessitent guère d'efforts préalables pour aménager le terrain. La forêt primitive de *Pisonia* laissa progressivement place aux arbres à pain, cocotiers, bananiers de l'espèce *Musa paradisiaca*, mais aussi aux *mi'o* -*Thespesia populnea*-, *tou* -*Cordia subcordata*-, etc.

Souvent la présence du *paepae* des pêcheurs, d'un lieu de rassemblement tel qu'une place des fêtes -*taha koina* ou *tohua*- parfois d'un *me'ae* donne des indications sur l'importance que revêtait cette portion de la vallée.

Ce domaine côtier était celui des gens de la mer, de ceux qui en échangeaient ou distribuaient les produits à ceux qui vivaient plus à l'intérieur des terres. C'était aussi une zone de contact où l'étranger à la vallée pouvait aborder. C'était donc là que séjournaient de préférence ceux qui réglaient les relations suscitées par ces rapports amicaux ou hostiles.

Séjourner en ces lieux était donc risqué, en partie à cause des raz de marées, qui les bouleversent toujours un jour ou l'autre, et surtout parce qu'ils constituaient la zone privilé-

giée des accrochages et enlèvements inter-tribaux.

### Les espaces à vocation horticole.

Les Marquisiens, en raison sans doute du caractère capricieux de leur climat, étaient très attentifs à leur environnement et connaissaient en détail les propriétés et qualités de leur terre.

Les endroits reculés, offrant parfois des peuplements spontanés d'*aracées*, de *Musa troglodytarum* -*huetu*-, de courges... assuraient des réserves "naturelles" de plantes dont on n'avait qu'épisodiquement besoin : plantes médicinales, ornements... Ils constituaient probablement des lieux de cueillette, de ramassage du bois de chauffe...

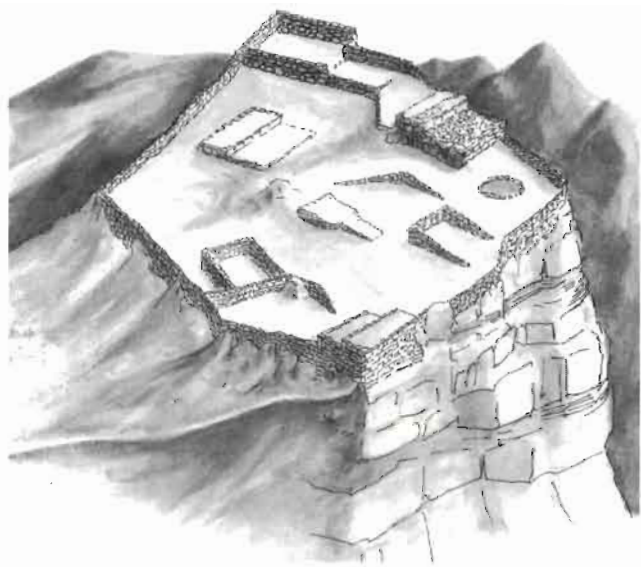
Pour les espèces dont on pratiquait réellement la culture, les jardins variaient en fonction des besoins physiologiques des plantes : sol, fraîcheur, degré d'humidité..., de l'intensité des soins nécessaires et de la fréquence de l'usage qui pouvait en être fait.

Le développement démographique et celui de leur société amenèrent ces populations à exploiter le plus de terrain possible, à contrôler les phénomènes d'érosion, de ruissellement et le débordement des torrents. Les terres aisément inondables ou bien alluvionnées furent dégagées au maximum des roches. Des parcelles de culture furent constituées et encloses de murets de façon à les protéger des dégâts occasionnés par l'eau ou le passage des porcs élevés en liberté. L'épierrement rentabilisait la surface dégagée, et fournissait d'abondants matériaux, fort utiles à l'érection des nombreux murs et des plates-formes d'habitat. Ces lieux de culture nécessitaient une surveillance et un entretien réguliers, des canalisations, canaux, terrasses... On y trouve donc un habitat, associé à des aménagements liés à l'exploitation des productions, telles les fosses-silos.

## Le centre communautaire: la moyenne vallée.

Là où se trouve la plus forte densité de structures, plates-formes d'habitation et petits enclos, là est le cœur de la communauté. Ce centre se situe le plus souvent à bonne distance de la côte et bien avant d'arriver aux lieux trop encaissés, humides et sombres du fond de la vallée. Le relief n'est, ici, pas encore trop accusé et les flancs, pas trop abrupts, laissent largement pénétrer la lumière. C'est généralement le milieu de la vallée.

De part et d'autre du torrent principal, et des lits avoisinants, s'égrènent les lieux de résidence de la plupart des familles de la tribu. C'est également là que furent édifiés la résidence du chef et les espaces liés aux grands événements publics et religieux qui s'y rattachaient. Nous y reviendrons un peu plus loin.



Restitution possible d'un site défensif - *pa* - de Hiva Oa, d'après les relevés de P. Bellwood et les connaissances acquises sur ce type de site.

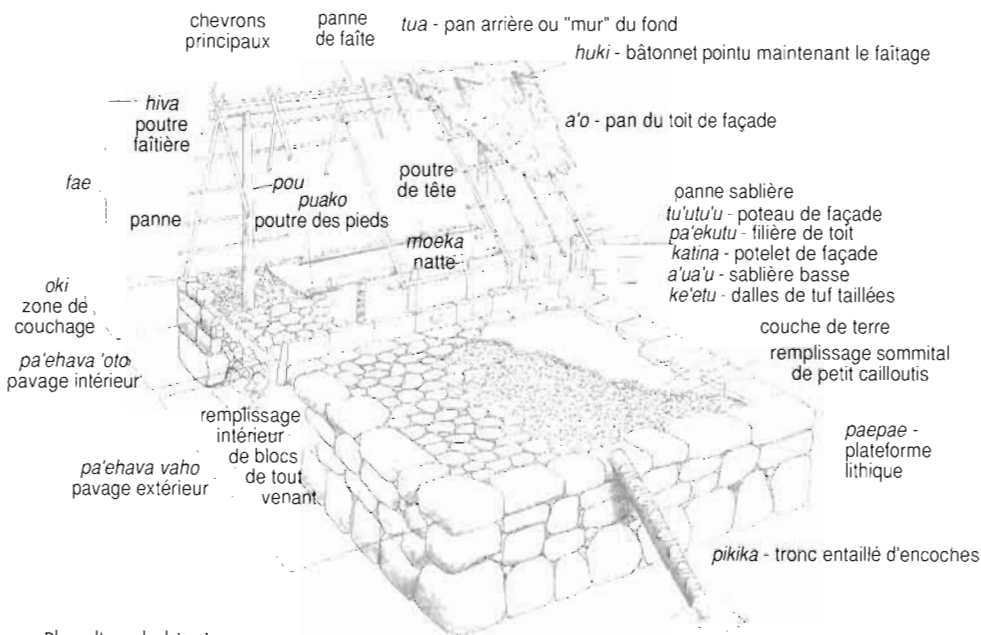
La vie de la communauté étendait donc ses ramifications sur l'ensemble de son territoire et appuyait son équilibre sur une réelle spécialisation de l'espace. Seuls les terrains ingrats, trop rocheux ou trop pentus ne reçurent pas d'aménagements importants. Les flancs escarpés, les lignes de crête et le lit encaissé des torrents, marginaux sur les relevés archéologiques classiques, jouaient aussi un rôle majeur. Du fait de leur isolement et parce qu'ils étaient souvent marqués par un *tapu*, ajoutant à leur inaccessibilité géographique, ces zones eurent souvent une vocation funéraire ou défensive.

De ce territoire, par la fréquentation quotidienne de la mer, les Marquisiens étendaient, jusqu'à l'horizon et au-delà, leur univers familial. Ils entretenaient bien souvent des liens plus étroits avec ceux des vallées "d'en face" qu'avec certaines tribus voisines, de leur propre île. S'ils connaissaient parfaitement tous les points, même escarpés ou désolés, de leur fenua terrestre, il en allait de même pour tous les hauts-fonds de leur territoire marin, les "trous à thon", les moindres rochers ou abris dans les falaises qui fournissaient des points de relâche, de temporaires ateliers, un espace sacré, un abri funéraire...

## Le lieu de résidence et le *paepae*.

Ainsi que nous l'avons vu précédemment la vie de la communauté s'articulait autour de centres politiques et religieux fréquemment regroupés près d'un lieu de réunion.

Aux alentours de celui-



Plan d'une habitation marquisienne - *paepae hiamoe* -

ci se trouvaient la maison du chef et souvent attenants à celle-ci les pavés *tapu* des prêtres et la maison des hommes. "Les femmes ne montaient jamais sur ces pavés ; elles habitaient des cases disséminées ailleurs où elles mangeaient, couchaient et où les maris venaient les rejoindre pour le reste de la vie familiale... Chacun avait son chez soi pour y jouer quand il voulait du repos et du silence." Père Delmas, 1927.

Le terme de *paepae hiamoe* -le pavé où l'on dort- s'applique bien à ces plateformes lithiques surélevées et à deux niveaux, encore faciles à repérer au cours de promenades à l'intérieur des terres. A cette structure venait s'ajouter le ou plutôt les lieux d'activité culinaire ; le *fa'e tumau* se présente comme une sorte d'appentis plus ou moins fermé qui

abritait un four creusé dans le sol -*umu*- et les femmes lors de la préparation des repas. Comme les hommes et les femmes ne mangeaient ni ensemble ni au même endroit, une troisième construction, souvent élevée sur pilotis ou une petite terrasse, servait aux hommes pour les mêmes propos ; s'y ajoutait un rôle de garde-manger et d'atelier. Près de ou sous ce *fata'a* se trouvait une réserve de bois. Lorsqu'un homme du groupe familial venait à perdre sa compagne, il y trouvait également un abri.

Si l'unité d'habitation se trouvait près d'un ruisseau, un bain pouvait avoir été aménagé entre les rochers, à moins qu'il ne fût installé plus en amont d'un noyau communautaire.

Ces divers aménagements domestiques

étaient complétés par un lieu sacré où se dressait l'autel familial. Il pouvait se présenter soit comme un petit espace clos, soit comme une plate-forme où se dressaient divers échafaudages en relation avec la mort, une naissance ou tout acte familial suscitant un geste religieux.

Le lieu de résidence du chef reprenait en fait le même plan. Il était cependant plus vaste et agrémenté d'annexes supplémentaires. La maison des hommes ou des guerriers, selon les termes diversement employés, servait de lieu de réunion au chef et à ses compagnons. Ils y prenaient souvent leurs repas, ou s'y retiraient pour discuter et apprécier leur kava au calme. Des étrangers de passage pouvaient y être abrités.

### **Les lieux de festivité : le *tohua* ou *taha koina*.**

Contrairement au me'ae éminemment sacré et interdit à nombre de personnes, le *tohua* était fréquenté par la quasi totalité de la communauté. Le terme *tohua* désigne l'espace central, dégagé, le plus souvent pavé, où se déroulaient les présentations collectives, souvent accompagnées de danses, chants et banquets. Celui de *koika* ou *koina* suggère l'idée de fête et de bruit, d'où le second terme de *taha koina*.

La construction d'un *tohua* était suscitée par la volonté du chef ou de la cheffesse. Dans les vallées marquisiennes, souvent étroites et encombrées de chaos rocheux, la superficie moyenne, atteignant ou dépassant 200 m<sup>2</sup>, et la destination même de cette place nécessitait le dégagement ou la réalisation d'une surface plane suffisamment vaste. Ceci entraînait des travaux importants, et l'intervention, coutumière pour toute activité significative, d'une très large part de la communauté. Lieu de festivités, l'édification d'un *tohua* et les réaménagements qu'il suscitait étaient eux-

même l'occasion de réjouissances.

L'aire centrale, souvent de grande taille, pouvait accueillir plusieurs centaines d'individus voire plusieurs milliers. De forme habituellement rectangulaire, on y accédait par un étroit passage ménagé souvent au centre d'un des petits côtés. Diverses structures l'entouraient tels des gradins, murets et terrasses où se tenaient les spectateurs. Certaines plates-formes étaient destinées aux femmes et aux enfants, d'autres aux hommes âgés, d'autres encore aux visiteurs des vallées ou îles voisines... Un *paepae* supportait la maison des guerriers, qui pouvait fermer un des petits côtés, et un autre celui des prêtres. Un énorme rocher servant de piédestal, une estrade,



Tambour marquisien  
du Musée de Tahiti et des Îles.

quelques plates-formes disposées en bordure des longs côtés pouvaient recevoir les personnes importantes, personnages et acteurs principaux de certaines fêtes. En fonction du type et de l'importance des cérémonies, des abris temporaires et des structures plus permanentes étaient dressés sur et aux abords de ce lieu ; ils abritaient les participants, les danseurs, le chœur, les tambours et divers objets cérémoniels.

## Les lieux sacrés : le *me'ae*.

Le *me'ae* est considéré comme l'espace sacré par excellence. Toujours *tapu*, il l'est particulièrement pendant les temps de rituels. Seuls les prêtres et leurs assistants y avaient accès mais, à certaines occasions, le chef et les grands guerriers étaient amenés à s'y rendre.

Le terme est utilisé pour divers lieux et édifices. Il s'applique avant tout, aux Marquises, à un site funéraire et correspond au lieu d'inhumation d'*haka'iki*. Chaque maisonnée, de plus humble condition, possédait cependant un tel espace, mais d'aspect fort différent. Le terme désignait alors l'endroit où l'on traitait le corps du défunt, le *taha tupa-pau*, auquel s'adjoignaient des constructions annexes et provisoires. *Me'ae* convenait également à tout endroit utilisé pour le dépôt de restes mortuaires et pouvait donc correspondre à un *paepae* plus ou moins élaboré mais aussi à une grotte, une cache, un arbre... Ces lieux essentiellement sépulcraux se trouvaient généralement dans des endroits surélevés ou retirés. Ils sont toujours profondément respectés... et évités.

Le mot *me'ae* désigne plus habituellement le lieu sacré d'une tribu ou d'une vallée, dans lequel reposent les vestiges des ancêtres les plus prestigieux. Il peut être très proche ou même faire partie d'un *tohua*, cependant le *me'ae* le plus *tapu* en était dissocié. Il com-

prend un ensemble de plates-formes et autres structures moins lisibles : murets, enclos, pavages, etc. Un des traits particuliers de ces *me'ae* des Marquises est, si l'on peut dire, l'absence de plan type. Lors de leur élaboration, on tenait compte de la topographie de l'endroit et l'on respectait souvent certains rochers en place. Ces derniers sont parfois ornés de pétroglyphes ou peuvent servir à ancrer une plate-forme. Ces accidents remarquables du site, au même titre que le ruisseau tout proche ou le piton rocheux le dominant, font partie intégrante du lieu sacré, qui trouve sa raison d'être en partie par la présence de ces éléments "naturels". On note également la présence d'arbustes particuliers, et d'arbres remarquables dont l'ombre même, en ces lieux, était sacrée. Les banyans, et la majesté de leur port, ont ainsi frappé les rares visiteurs du XIX<sup>ème</sup> siècle qui accédèrent, souvent à l'insu du *tau'a*, en de tels lieux.

Ses limites, que nul n'ignorait, étaient davantage suggérées que dressées. La situation et la forme des terrasses étaient déterminées par leur rôle et le relief du terrain. La plus importante de celles-ci, celle où se dressent les *tiki* (représentations d'ancêtres déifiés ou divinités) et où se déroulent certains rites importants : offrandes, sacrifices... occupe généralement une position dominante. Sur d'autres plates-formes sont dressés des aménagements aux fonctions variées, destinés à abriter les aides et les prêtres moins importants, des objets de culte... La construction la plus sacrée, le *fa'e tukau*, abrite le grand prêtre, le *tau'a*, lors de la préparation et le déroulement des cérémonies. Si la mort d'un chef ou d'un prêtre est à l'origine des célébrations, un abri accueillera son corps. Chaque rite s'accompagnait de constructions propres, en matériaux végétaux, et que l'on démontait à son achèvement. En dehors de ces périodes, le site restait inhabité, la plupart du temps, et était en partie reconquis par la nature.

# LES CHOSES DE LA VIE

## LES ARTS ET ARTISANATS INDIGÈNES

### TE TAU HANA ENATA

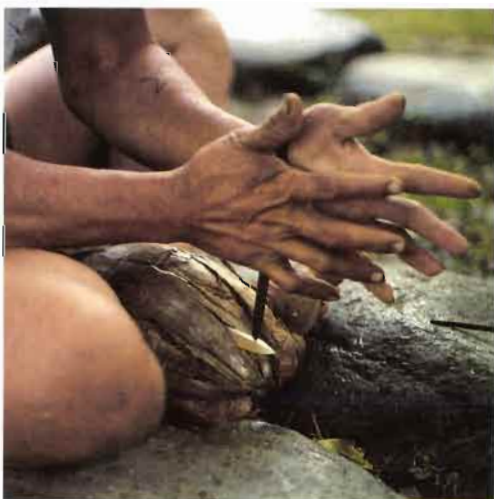
La confection de tout objet neuf était, littéralement, un acte de création... Il était indispensable d'allier consciemment l'objet nouveau avec toute l'évolution de son passé. Cette tâche était celle du prêtre des cérémonies... En outre, au cours de la fabrication qui s'ensuivait... il était indispensable d'isoler l'ouvrage de toute influence contaminatrice... aussi élevait-on une maison spéciale pour y exécuter le travail... Cependant, au milieu de cette atmosphère religieuse, les arts et les métiers s'exerçaient dans un esprit très sain ; tout travail était une entreprise communale, exigeant la coopération de beaucoup d'hommes de la tribu ; ils y participaient dans un esprit de fête." W. Handy, 1938.

Tel était le climat de création de ces objets dont la qualité de réalisation, le choix des matériaux, l'esthétique de forme et de décor valurent à ces objets une réelle renommée. Toutes ces pièces avaient une vocation fonctionnelle et étaient re-crées à travers

une genèse dictée par la tradition, d'où une grande homogénéité entre objets de même type. Chacun toutefois était création, au sens profond du terme, et possédait donc sa propre individualité. La complexité du décor mais aussi le choix des matériaux, l'esprit de l'artisan, le climat dominant sa confection, contribuaient à lui donner les propriétés et pouvoirs qui en faisaient un objet efficace, parfaitement fini et destiné à un individu en particulier. Ce dernier lui conférait sa propre force et son savoir.

Si au cours de son élaboration l'objet ne venait pas bien, un copeau ou un éclat

partait mal, un outil se cassait, quelqu'un se blessait, ceci était de mauvaise augure. L'objet, même pratiquement achevé et bien qu'il pût être récupéré ou modifié, était alors abandonné. Cet état d'esprit guida les maîtres créateurs - *tuhuna* - jusque dans le courant du XIXème siècle. Cependant la détérioration de leur cultu-



re et les demandes étrangères, pour eux si curieusement formulées, modifièrent leur conception du travail, de la création et du sens donné à l'objet. Le décor qui, par exemple, contribuait à faire de la pièce celle d'une personne précise, perdait sa valeur. Les critères du choix en ce domaine furent progressivement dictés par un goût extérieur, la loi de la demande et, côté marquisien, par la perte des proportions et de l'harmonie des pièces. Ces dernières devinrent parfois de pâles imitations des objets usuels et sacrés qu'elles furent jadis. Comme pour le tatouage, dans les derniers temps, l'objet se vida de sa signification, de sa valeur et de son pouvoir.

## Objets, arts et parures

"Par l'industrie et le troc chaque famille suffisait à ses besoins... et grâce à une pratique perfectionnée de l'échange des cadeaux ils pouvaient acquérir toute espèce d'objets fabriqués dans cet archipel." W. Handy, 1938.

L'habitation elle-même était réalisée avec soin ; les poteaux arrière *-pou-* pouvaient recevoir un décor géométrique et les poteaux avant *-tu'utu'u-* un décor anthropomorphique. Ces derniers n'étaient ainsi sculptés que sur les bâtiments les plus importants.

La couleur n'intervenait, dans l'habitat, que par le biais des laçages qui maintenaient les innombrables jonctions de la charpente de la maison. Ces liens *-pu'u-* tirés de la bourre de coco et tressés de façon particulière, affichaient leur couleur naturelle rousse ou pouvaient être teintés soit en noir soit en jaune. C'était un spécialiste qui se chargeait de ce délicat travail en jouant sur la subtile variété des effets décoratifs. Il n'existe plus aucun témoignage de cet art, si ce n'est dans les motifs stylisés de tatouage qui s'en sont inspirés et, sous un aspect particulier, dans les fins tressages des sommets de ces cannes de prestige *-tokotoko-* où sont représentés divers mo-

tifs d'animaux, chevrons, damiers, etc.

Le mobilier était pratiquement inexistant. Il n'aurait essentiellement que des nattes dont la finesse déterminait l'usage, entre autres. Avec certains *tapa*, elles pouvaient être utilisées comme couvertures. Les autres pièces de mobilier consistaient en récipients divers : plats de bois ronds ou ovales : *umete*, *ko'oka*, *pap'a*, *kotu'e*, *taha'e*... Tardivement on ajouta à certains d'entre eux un petit socle. Leur surface extérieure pouvait recevoir un décor gravé très couvrant et complexe. Quant à l'intérieur il n'était pas décoré, mais poli avec un brunissoir et parfois huilé.

Des plats ovales à couvercle, souvent en forme d'oiseau, étaient utilisés pour conserver les biens les plus précieux, un crâne d'ancêtre, des plumes, des ornements d'os, de nacre, etc...

Des gourdes ou gros cocos recevaient un couvercle de bois *-tifa* ou *tihā* rond, bombé et souvent gravé. Ils servaient à entreposer des aliments, de l'eau et d'autres liquides. Un filet, en fibres tressées de bourre de coco, orné parfois de graines de *koku'u - Sapindus saponaria-* et de petits ornements tubulaires en os, permettait de les suspendre et de les transporter. Des coupes ou *ipu*, en demi-coco poli, permettaient de boire l'eau ou le *kava* qui étaient les boissons coutumières. Dans le cas du *kava*, ces coupes étaient habituellement très joliment sculptées.

Pour préparer certains aliments dont la *popoi* quotidienne, les ingrédients étaient battus à l'aide de pilons de basalte *-ke'a tuki popoi-* sur une épaisse planche de bois, légèrement concave, le *hoana* ou *hoaka*. Celle-ci





Page de gauche : Manche d'éventail en os, objet de prestige. Musée de Tahiti et des Iles.

Ci-dessus : Houpe de cheveux et tressage ornant le sommet d'un bâton de dignitaire : *tokatoko* ou *to'oto'o*

A droite : Détail d'un *pou*, poteau principal du *fa'e* ou *ha'e*

En bas : Décor extérieur d'un *ko'oka*, plat à *poipoi*, retourné. Ces plats, destinés à recevoir les aliments, étaient souvent taillés dans une sorte de bois de rose, *mi'o* - *thespesia populnea* - ou le *tou* - *cordia subcordata*, faux ébenier. Gravé avec des outils de fer ce récipient date de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.





Danseur de Puamau tel que le virent des Européens de passage vers 1880; d'après Edouard Petit, 1856-1909 (pseudonyme A. Marin )

pouvait être très longue et très large afin d'y travailler à plusieurs. Les pilons marquisiens ont une forme bilobée caractéristique. L'extrémité sommitale était ornée assez fréquemment de têtes de *tiki* ; si les jeux sur les mots étaient très appréciés, il en était de même pour les images et les formes, ainsi le pilon et sa tête, manipulé par les femmes, était particulièrement suggestif.

L'art du tressage paraît avoir été moins développé qu'aux Australes; Cette impression est notamment donnée par la rareté d'objets de ce type conservés dans les musées. il s'agit alors de rares nattes, paniers et de quelques éventails. Objets de prestige, les manches de bois ou d'os de ces derniers étaient souvent admirablement sculptés.

L'art vestimentaire s'exerçait sur une "étouffe" végétale, le *tapa* et consistait à jouer

sur sa souplesse et sa finesse dans l'art du drapé. Le *tapa* porté par les Marquisiens variait en fonction de l'essence végétale choisie et de la perfection du travail réalisé. Il était en outre très souvent parfumé. S'il pouvait être teint dans des gammes allant des blancs, ivoires aux ocrés jaunes, orangés et rouges, il n'était par contre jamais orné de motifs. Cette particularité était probablement due à l'ampleur qu'avait pris le tatouage dans l'archipel. Les seuls *tapa* décorés des Marquises sont de rares objets dont la destination n'est pas bien définie. Ils se présentent comme des effigies ou mannequins.

Il est à noter que la beauté ne se concevait pas sans le tatouage et une rigou-



Réplique de récipient fait d'une noix de coco fermée par un couvercle sculpté. Il servait au transport de liquide ou d'aliments. La bourre de coco tressée, servant d'anse, est ornée de tubes d'os gravés -*ivi po'o*- et de graines de *koku'u -sapindus saponaria*. Musée de Ua Huka.

Pilons marquisiens, *ke'a tuki popoi*.

Collier de senteur : *hei*.



reuse propreté corporelle, s'y ajoutaient les soins prodigués au corps et à la chevelure, notamment par les bains, les huiles et les parfums.

La variété des parures était étonnante. Elle s'exprimait dans de magnifiques objets, que l'on transmettait de génération en génération, mais également et admirablement dans l'éphémère. De cet art, la confection de colliers parfumés reste un témoignage bien vivant et un plaisir des îles. L'amour de la nature et de ce qui est beau s'y exprime parfaitement. Les combinaisons d'odeurs et de couleurs sont infinies. Fruits, fleurs, feuilles et écorces sont utilisés et alliés en un tout délicieux. Leur composition variée combine le pandanus, la menthe et le basilic locaux, *mine* et *miri*, le santal, *puahi*, le va'ova'o ou ***Premna obtusifolia***, le *motoi* ou ylang ylang, le *tiare*, le *pua* ou ***Fagraea berteriana***....

Les ornements anciens les mieux connus sont des parures de tête. Le *ta'avaha* est une coiffe constituée des plumes caudales de très nombreux coqs. Chaque coq n'ayant que deux de ces longues plumes majestueuses, et chaque coiffure en comptant plus de cent, on peut imaginer l'aspect que pouvaient avoir ces fiers volatiles. Le *uhikana* est composé d'un disque de nacre ou de coquillage, monté sur un bandeau de fibres tressées, sur lequel se détache une plaque d'écaille, de même forme et légèrement plus

petite. L'écaille, très finement travaillée et ajourée, rappelle de très beaux ornements mélanésiens communément appelés *kap-kap*. Le *paekaha*, formé lui aussi de plaques d'écaille cette fois rectangulaires et courbées, ressemble fort à un diadème ; il aurait cependant été porté à la façon d'une visière bien que la position des motifs indique plutôt une position inverse. L'écaille se détachait en alternance sur des plaques blanches tirées habituellement d'un triton - ***Charonia tritonis***-. La tradition veut que les plus prestigieux *paekaha* soient originaires de Fatu Hiva dont ils étaient la spécialité. A ces coiffures étaient parfois ajoutées des touffes de plumes caudales de phaëton - ***Phaeton aethereus***, *toake*, ou de barbe blanche, *pavahina*.

Les femmes, pour leur part, portaient d'élégants agencements de bandeaux de *tapa*. Les parures qui ont été conservées sont principalement les *peve ei* constitués d'innombrables dents de dauphins agencées en épais

Manche d'éventail, en bois;  
ancienne collection Hooper;  
Musée de Tahiti et des Îles.

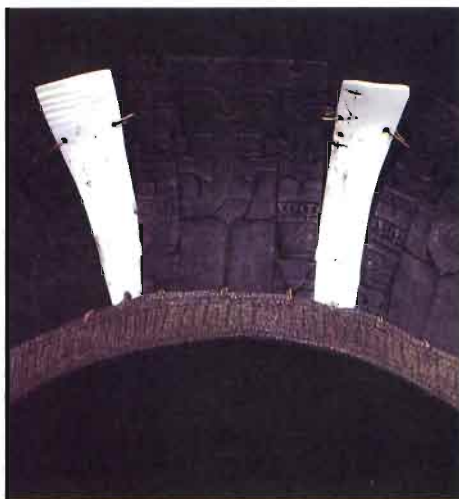
A droite,

Jeune femme du Nuku Hiva au début du siècle., habillée de *tapa*, et couronnée de dents de dauphin.



bandeaux et portés sur le front. Ces couronnes étaient une spécialité de Ua Pou. Il y avait aussi les *hieku'a*, ou *peue ku'a*, faits de plumes dorées-rouges de coq. Ce type d'ornement relativement courant fut également réalisé en divers autres matériaux légers : plumes noires, ou de couleurs mêlées, bois orné de graines rouges et noires.

Souvent les colliers furent fabriqués à partir de coquillages ; parmi ceux-ci la nacre tenait un rôle primordial que l'on retrouve dans toute l'Océanie. Il en va pratiquement de même pour les dents de cachalot. Il s'agit ici du *taki ei* porté en pendentif par les chefs et grands guerriers. Leur présence est attestée sur des sites datant des alentours de l'an mil en Nouvelle Zélande comme aux îles de la Société. La rareté de ce matériau, jusqu'au temps des baleiniers, explique qu'il ait été souvent imité. Aux Marquises les lèvres de casques *-Cypraecassis rufa-* furent notam-



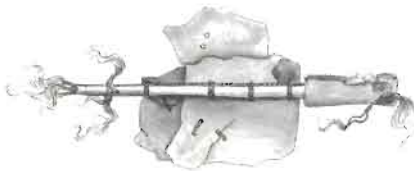
Détail d'un *pa'ekaha*, Musée de Tahiti et des Îles ; cf p 38

En haut : Phaéton ou paille en queue, *toake*, *Phaeton aethereus*. (Ses plumes caudales ornaient coiffures et bagues des danseurs, cf p 38)

ment utilisées à cette fin. A ces pendentifs de valeur, transmis de génération à génération, au même titre que tous les ornements anciens cités précédemment, figurent enfin ceux tirés des longues canines de porcs ; les dents étaient simplement perforées pour la suspension et plus rarement sculptées.

Les ornements d'oreille étaient souvent de taille imposante. Les premiers navigateurs notèrent ces sortes de "fausses oreilles", faites de plaques de bois léger et blanchi, portées par les hommes. D'autres ornements étaient taillés dans des dents de cachalot *-ha'akai'ei*, très finement sculptées de petits *tiki*. Ces paires assez lourdes étaient supportées par des bandeaux passant derrière le cou ou sur la tête. Au cours du XIXème siècle la relative abondance des dents de cachalot, importante monnaie d'échange pour les baleiniers avec les armes à feu, permit à cet art de prendre un certain essor. Les femmes portaient des ornements d'oreilles plus petits et beaucoup plus travaillés, les *taiana*, qui étaient sculptés dans de l'ivoire de cachalot, de l'os humain ou des coquillages.

Loïn d'avoir épuisé le nombre des ornements prisés des Marquisiens nous limiterons cependant là leur énumération. De façon générale les matières organiques que sont les cheveux, les dents, les ongles, dont la vie semble se prolonger au-delà de la mort,



Ornement d'oreille en dent de cachalot, porté par les hommes : *ha'akai'ei*. Certains de ces ornements pouvaient être appelés *pui a iata* ou *okaoka*.

Au dessous,  
Eventail funéraire destiné à chasser les mouches, fait de plaques de plastron de tortue, Hiva Oa, vallée de Atuona.

Page de droite,  
Casse-têtes marquisiens - *u'u* - taillés dans le bois de fer - *Casuarina equisetifolia* - dont le nom, *to'a*, équivalait au sens de guerrier.

étaient considérés comme des reliques de grande valeur et montés en bijoux au même titre que certains os longs humains. Ils figuraient parmi les biens les plus précieux des habitants de ces îles, car à leur yeux ils conservaient une part du *mana* des personnes, souvent parentes ou amies mais aussi ennemies, auxquelles ils avaient "appartenus" ou dont ils émanait.

Il faudrait également parler des armes, des jeux, des pétroglyphes, du tatouage... qui furent tous sources de remarquables réalisations. D'autres ouvrages en traitent et ces thèmes n'allongeraient que trop ce modeste livret. On peut rappeler, en guise de conclusion, qu'il est dit des créations marquisiennes qu'elles se caractérisent par une grande habileté et ingéniosité, appliquées à un éventail pourtant assez réduit de matières travaillées.

## A l'image des Dieux et des Hommes

Le panthéon des dieux marquisiens est riche et assez confus. Seules des bribes de la tradition issue de groupes différents ont été conservées de façon bien éparse. On y retrouve certaines des divinités polynésiennes majeures comme Tu : patron des guerriers ou de la guerre et à l'origine des raz de marées, Tana'oa : patron de la mer et des pêcheurs... ou encore une trinité céleste comprenant : Teuutoka qui ne vint jamais sur terre, Teuhua qui vint sur terre et Tehilikaupeka, représenté sous forme d'oiseau (cf. Père Delmas, 1927).

Les divinités étaient innombrables. Chacune était issue d'une activité, d'un phénomène naturel, d'un ancêtre divinisé ou d'un événement extraordinaire.

Tout comme dans la plupart des mythologies il y avait également des demi-dieux, comme Tupa, Tiki ou Kena... De tous, Tiki est le plus notoirement connu car il fut le créateur des premières images anthropomorphiques et de l'Homme lui-même. Il donna ainsi son nom aux statues et au tatouage ; patron des sculpteurs, ceux-ci instituèrent un archétype de l'Homme idéal et divinisé, dont les proportions particulières devaient symboliser force, beauté et prospérité. Considéré comme dieu de la génération, ses images sur les *me'ae* étaient regardées comme représentant des ancêtres légendaires, sculptés à l'image de cet archétype. Sa représentation devenait réceptacle de



la divinité aux grands moments de la vie de la tribu.

Ce type sculptural, si particulier aux Marquises, se caractérise par un corps organique, dans la statuaire, en trois parties sensiblement égales. La tête y est particulièrement importante car elle incarne la puissance qu'elle abrite. Le visage lui-même est marqué par deux traits exagérément agrandi : d'immenses yeux en amande traduisent à nouveau cette idée du pouvoir surnaturel alors que la bouche étirée, laissant voir la langue, ou parfois les dents, se présente comme un symbole de défi, de provocation face à l'adversaire quel qu'il soit, humain ou esprit.

Les divinités intervenaient à de multiples propos dans la vie courante du clan. Le frémissement d'un feuillage, le frissonnement de

l'eau, le chant d'un oiseau, un prêtre inspiré... parlaient en leur nom. Lors des rites elles se matérialisaient ou plutôt incorporaient une image confectionnée à cet effet. Ces supports étaient souvent fabriqués dans des matières végétales fragiles : fibres ou ossature légère de bois. Lorsque les cérémonies étaient achevées ces représentations perdaient une bonne part de leur caractère sacré. Elles étaient alors, sur le périmètre *tapu*, soit conservées dans un abri, soit rendues à la nature, elles n'en méritaient alors pas moins des égards.

De grandes statues de bois ou de roche relativement tendre -tuf volcanique- étaient réalisées pour représenter plus durablement la présence d'une puissance ancestrale protectrice en certains lieux, frappés d'un *tapu* pour le commun des mortels. Cependant, alors qu'en certains endroits ces images étaient considérées comme redoutables, tels les *tiki* érigés sur les *me'ae*, d'autres ne signifiaient guère plus qu'une mise en garde, par exemple à l'approche des lieux sacrés, sur le devant de la maison du chef ou des guerriers.

## L'entrée des Marquises dans le monde contemporain

A la suite de quelques grandes expéditions maritimes françaises qui reprirent vers 1836, dont le second voyage de Dumont d'Urville, la France tourna davantage ses regards vers l'Océanie. La compétition entre les nations coloniales avait commencé. Il fallait protéger la pêche baleinière et les rares colons français expatriés dans la zone. La Marine surtout était à la recherche d'escales sûres. Dans le même temps, les missions s'organisaient et cette même Marine avait entrepris de les prendre sous sa protection.

Les années 1839-40 virent l'échec de l'installation française autour d'Akaroa, avec



Vallée d'*Hanapaaoa*, *tiki Moe one*

la signature du traité de Waitangi liant désormais le sort de la Nouvelle-Zélande à celui de l'Angleterre. Cet abandon décida la France à envisager une "mission spéciale", commandée par Dupetit-Thouars, en direction des Marquises où, en août 1838, l'amiral avait pu établir de bons rapports avec certains chefs locaux.

Le 1er mai 1842 l'acte d'annexion du groupe sud-est fut signé à Vaitahu, île de Tahuata, et le 2 juin à Taiohae, île de Nuku Hiva, pour le groupe nord-ouest. Dans les jours qui suivirent, ces actes furent ratifiés par les principaux chefs des îles de Ua Pou, Hiva Oa et Fatu Hiva. L'intérêt de cette station maritime et militaire diminua rapidement aux yeux de l'Administration centrale, à partir du moment où l'implantation à Tahiti se développa favorablement.

Jusqu'en 1863, les rares mesures administratives, sans suivi, marquèrent, relativement peu la vie locale. Celle-ci était par contre en proie aux terribles soubresauts dus au choc



Abel Aubert Dupetit-Thouars ( 1793-1864 )

culturel, résultant du contact de mondes trop différents. En dehors de Taiohae, entre les années 1842-1858, la présence coloniale était insignifiante. Elle remettait pourtant en cause bien des conceptions religieuses et des attitudes sociales d'une culture jusque là habituée à vivre dans un certain isolement.

A l'introduction de nouvelles maladies dont la tuberculose, la terrible épidémie de variole de 1863 qui décima le groupe nord, la cruelle répression de 1880 qui suivit la rébellion de Hiva Oa, s'ajoutèrent les innombrables brimades, volontaires ou non, ainsi que les interdictions imposées à ces populations dont les "superstitions", pour reprendre le terme habituel, étaient encore si nombreuses... Tout cela laissa l'archipel démuné, désorienté, découragé et démographiquement très affaibli.

En 1863, le système foncier traditionnel fut réformé. De rares colons argentés entreprirent alors de développer de grandes plantations : cocotier, café et coton pour l'essentiel. Ils rencontrèrent toutes sortes de difficultés. A Hiva Oa, ce sont essentiellement les anglo-saxons John Hart et Brander qui se lancèrent dans de telles entreprises, mais en 1877 un raz de marée ravagea les plantations de J. Hart. Vers les années 1880, c'est finalement la puissante compagnie allemande de la Société Commerciale de l'Océanie qui reprit l'essentiel des activités d'une certaine envergure, sur l'île et dans l'archipel, et ce jusqu'à l'orée de la première guerre mondiale.

Les communautés protestantes et catholiques, également présentes sur les îles, marquèrent profondément la culture marquisienne. Après avoir longtemps lutté contre les moeurs et coutumes des habitants, elles en furent les rares témoins attentifs et le seul recours devant les maladies qui les touchaient inexorablement. Il faut rappeler que durant de longues périodes il n'y eut qu'un seul médecin



Jacques Brel sur l'aérodrome d'Hiva Oa.

pour tout l'archipel et qu'en outre il avait souvent la charge de l'Administration de ces îles.

C'est dans ce petit monde, bien perturbé et en proie à toutes sortes de tiraillements que Paul Gauguin, en Septembre 1901, décida de mener jusqu'au bout son amour de la peinture.

"Je suis à terre aujourd'hui, vaincu par la misère et surtout la maladie... Aurai-je quelque répit pour terminer mon oeuvre, je n'ose l'espérer... Je crois que là, cet élément tout à fait sauvage, cette solitude complète me donnera, avant de mourir, un dernier feu d'enthousiasme qui rajeunira mon imagination et fera la conclusion de mon talent.

On ne semble pas se douter en Europe qu'il y a eu... chez les Marquisiens un art très avancé... un sens inouï de la décoration.

Donnez lui un objet de formes géométriques,... il parviendra -le tout harmonieusement- à ne laisser aucun vide choquant. Le visage surtout. On est étonné de trouver un vi-

sage là où l'on croyait à une figure étrange géométrique. Toujours la même chose et cependant jamais la même chose."

Soixante-quatorze ans plus tard un autre artiste, chanteur et compositeur, s'installait aussi aux Marquises dans l'attente d'un dernier fruit, sans gémir :

*Et par manque de brise  
le temps s'immobilise  
aux Marquises.  
Du soir montent des feux  
et des points de silence  
qui vont s'élargissant et la lune s'avance  
Et la mer se déchire infiniment brisée  
Par des rochers qui prirent  
des présoms affolés  
...et l'alizé se brise...  
... l'avenir est au hasard...*

(Jacques Brel)



Motif de tatouage en haut; en bas, motif ciselé sur bois représentant un lézard.

## BIBLIOGRAPHIE:

- BELLWOOD P. 1972 : A Settlement pattern survey, Hanatekua valley, Hiva Oa, Marquesas islands. Pacific Anthropological Records, N° 17. Bernice Puahi Bishop Museum, Honolulu.
- BELLWOOD P. 1983 : Les Polynésiens. Archéologie et Histoire d'un peuple insulaire. Ed. du Pacifique.
- BROUSSE, R., CHEVALIER, J.P., SALVAT, B. et all. 1978 : Les Iles Marquises. Les Cahiers du Pacifique, Fondation Singer-Polignac, Paris.
- CLARET de FLEURIEU Ch. 1798 : Voyage autour du monde pendant les années 1790 - 1792. Imprimerie de la République, Paris.
- COOK, J. 1777 : The journals of Cpt. J. Cook on his voyage of discovery ... Vol. II, The voyage of the Resolution and Adventure, 1772 - 1775. Beaglehole, J.C. (éd.), Hakluyt Society, Cambridge, 1961.
- DELMAS Père S. 1927 : La religion ou le paganisme des Marquisiens, d'après les notes des anciens missionnaires. G. Beauchesne, Paris.
- DENING, G (éd.) 1974 : The marquesan journal of Ed. Robarts, 1797- 1824. G. Dening (édj), Pacific History Series, N°6, ANU, Canberra.
- DORDILLON Msrgr. 1931-1932 : Grammaire et dictionnaire de la langue des îles Marquises. 2 vols, Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, Paris.
- DUMONT d'URVILLE J.S.C. 1841-1846 : Voyage au Pôle Sud et dans l'Océanie (1837-1840), 4 vols., Atlas, Paris, Gide.
- GLEIZAL Ch. (éd.) 1986 : Encyclopédie de la Polynésie Française, 9 vols, Papeete, Tahiti.
- GRACIA Père Mathias 1843 : Lettres sur les îles Marquises. Gaume Frères, Paris.
- HANDY E.S.C. 1923 : The Native culture in the Marquesas. B.P.Bishop Museum, Bull. N°9, Kraus reprint 1971.
- HANDY E.S.C. 1929 : Marquesan Legends. B.P.B.M., Bull. N°69, Kraus reprint, 1971.
- HANDY W. 1925 : Tattooing in the Marquesas. B.P.B.M. N°1, Kraus reprint, 1971.
- HANDY W. 1938 : L'art des îles Marquises, Les éditions d'Art et d'Histoire, Paris.
- KELLUM-OTTINO M. 1971 : Archéologie d'une vallée des îles Marquises : évaluation des structures de l'habitat à Hane, Ua Huka. Publ. de lo Sté des Océanistes, N°26, Paris.
- KRUSENSTERN A. J. von 1821 : Voyage round the world in the years 1803-1806... Vol.1, Londres. Trad. française en 1821.
- LAVONDES A. 1966 : Musée de Papeete ; Catalogue provisoire des collections... Publication provisoire ORSTOM, Papeete, 2 vols.
- LAVONDES H. 1964 et 66 : Récits marquisiens. Publication provisoire ORSTOM, Papeete, 2 vols.
- LAVONDES H. 1981 : Illes Marquises et Tuamotu; Chants et Musique. ORSTOM, Paris, cassette N°794.
- LAVONDES H. et SALVAT, B. 1973 : Nams vernaculaires et usages traditionnels de quelques coquillages des Marquises. Journal de la Société des Océanistes, Paris, T. 29, N°39, p. 121-137.
- LAVONDES H. et RANDAL, J.E. 1978 : Les noms de poissons marquisiens. Journal de la Société des Océanistes, Paris, T.34, N°60, p.79-112.
- LINTON R. 1923 : The material culture of the Marquesas Islands. B.P.B.M. Memoir 8, N°5, Kraus reprint, 1971.
- MELVILLE, H. 1846 : Taiipi, Gallimard, Folio N°1526, éd. originale : Typee...Réed. en 1984.
- MELVILLE, H. 1847 : Omoa. Flammarion, N°590. Réed. en 1990.
- OTTINO P.R. 1985 : Un site ancien aux îles Marquises : l'abri-sous-roche d'Anapua à Ua Pou. Journal de la Société des Océanistes, Paris, n°80, T. XL, p. 33-37.
- PELTIER F.M. 1973: Structures préhistoriques d'une vallée des Marquises : Hanaiaipa, Hiva Oa. Bull. de la Sté des Etudes Océaniques, Papeete, T. 15, N°10, N°183, p.271-308.
- RADIGUET M. 1860 : Les derniers sauvages : souvenirs de l'occupation française aux îles Marquises, 1842-1859. Paris. Réed. Les Editions du Pacifique, 1981.
- ROLLIN L. 1929 : Les îles Marquises... Sté d'éditions géographiques, maritimes... Paris, réed.1974.
- SINOTO Y. 1979 : The Marquesas. In Jennings J. (éd.) The Prehistory of Polynesia. ANU, Canberra, p.110-133.
- SKJÖLSVOLD A. 1972 : Excavation of a habitation cave : Hanape'te'o valley, Hiva Oa, Marquesas islands. Pacific Anthropological Records, N°16, B.P.Bishop Museum, Honolulu.
- STEINEN K. von den 1925-28 : Die Marquesaner und ihre Kunst... 3 vols, Berlin. Réed. Hacker Art Books, 1979.
- SUGGS R.C. 1961 : The archaeology of Nuku Hiva ... American Museum of Natural History, Anthropological Papers, N°49, New York.
- STEVENSON R.L. 1896 : Dans les Mers du Sud. Editions 10-18, Paris, réed. 1980.
- THOMAS N. 1990 : Marquesan Societies : Inequality and Political transformation in eastern Polynesia. Oxford Univ. Press.

Le Département Archéologie et les auteurs remercient  
les personnes suivantes pour leur participation à la réalisation de cette brochure :  
Monsieur le Ministre des DOM-TOM (FIDES),  
Monsieur le Haut Commissaire de la République en Polynésie Française,  
Monsieur le Ministre de la culture de Polynésie Française,  
Le Directeur du centre ORSTOM de Tahiti,  
Christian Gleizal, Anne Lavondès ainsi que Yvonne et Bernard Rollet,  
les habitants de la vallée de Puamau,  
le maire de Hiva Oa et toutes les personnes qui, de près ou de loin, contribuèrent par leur présence  
et gentillesse au succès de cette collaboration.  
Bien au delà, à tous les habitants de ces îles.  
Si leur visage n'apparaît pas, ils n'en sont pas moins présents car ils sont la vie  
et le futur du Fenua Enata.

Les auteurs : Pierre Ottino, archéologue O.R.S.T.O.M., fils de l'ethnologue Paul Ottino, dès son  
enfance, sur les pas de son père et du Pr. J. Garonger, est très tôt imprégné de cultures océaniques,  
des îles polynésiennes à Madagascar et au Vanuatu.

Il fit ses études universitaires à Paris. Vat - archéologue aux Marquises, il rédigea sa thèse sur l'île  
d'Ua Pou, sur les conseils et en hommage aux travaux ethnographiques d'Henri Lavondès.  
Au cours des travaux qu'il poursuivit de 1981 au début 1985 il put fouiller, sur les indications  
des habitants de l'île, une grotte de pêcheurs dont la datation très ancienne permet de reprendre les  
hypothèses exprimées par R.C.Suggs dès les années 60. Une étude très complète de l'aménagement  
ancien de la vallée Haka'ohoka lui permet également de mieux comprendre les principes de  
fonctionnement et les relations des Marquisiens avec leur environnement. Ses recherches, à  
l'O.R.S.T.O.M., sur les cultures insulaires du Pacifique l'ont amené à travailler en Nouvelle Calédonie,  
très brièvement à Wallis, sous la direction de D. Frimigacci, C.N.R.S., en Papouasie Nlle Guinée,  
dans les Hautes Terres, sous la direction de Pr. J.Golson, de l'A.N.U., en compagnie du premier  
archéologue papou diplômé de l'Université de Port Moresby, Jo Mangi.

Il collabore depuis 1981 avec le Département Archéologie de Polynésie Française : mission UNESCO  
à Ua Huka, sauvetage de la Papeno'o à Tahiti, travaux de restauration à Hiva Oa.

Avec son épouse, Marie Noëlle de Bergh-Ottino, membre du laboratoire Associé 275 du C.N.R.S.  
qui prépare sa thèse sur la culture matérielle marquisienne, ils collaborèrent à l'Encyclopédie de la  
Polynésie Française, au Dictionnaire de la Préhistoire du Pr A. Leroi-Gourhan et préparent avec  
Ch. Gleizal et A. Lavondès un ouvrage sur le tatouage en Polynésie.

## SOURCE DES ILLUSTRATIONS

**Couverture** Claude Coirault, **p 2** C.Coirault, **p 4** Pierre Ottino, **p 5** d'après G.Bonna Bishop Museum, **p 6** P.Ottino, **p 8**  
d'après José Garonger et Claude Robineau, **p 13** Jean-Louis Saquet, **p 14** C.Coirault, P.Ottino; **p 15-16** P.Ottino, **p 16-**  
**17** Coll. Ottino, **p 18** reproduction de J.L.Saquet, Service Historique de la Marine, **p 22** motifs marquisiens tirés de K. van  
den Steinen et W. Handy, **p 22-23** dessins J.L. Saquet, **p 24-25** carte adaptée de G. le Bronnec et W. Handy, **p 26-27**  
dessins J.L.Saquet d'après Bishop Museum, **p 28** C.Coirault, **p 31** P.Ottino d'après Peter Bellwood, **p 32** J.L.Saquet d'après  
P.Ottino, **p 33-35-36-37** P.Ottino call. M.T.I., **p 38** dessin J.L.Saquet d'après E.Petit, **p 39** P.Ottino musée de Ua Huko-  
P.Ottino M.T.I., **p 40** Coll. A. Lavondès, Bishop Museum, **p 41** P.Ottino-dessin J.L.Saquet, **p 42** P.Ottino M.T.I.-dessin  
J.L.Saquet d'après W.Handy Bishop Museum, **p 43** P.Ottino M.T.I., **p 44** C.Coirault, **p 45** Service Historique de la Marine,  
**p 46** Christian Pinson.